

## LA LANGUE BASQUE ET LES LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

---

On connaît bien l'essai de Ribáry sur le basque. Il a démontré bien des ressemblances entre le basque et les langues altaïques (ouralo - altaïques). Mais toutes ces ressemblances ne sont que tout superficielles ou explicables par un vieux rapport de vicinité. Moi-même j'ai attiré l'attention sur cette vicinité originelle, et j'ai surtout trouvé grand nombre de mots qui sans doute se trouvent et dans le basque et dans des langues altaïques. Mais j'ai prétendu et je persiste à soutenir que le fond de la langue, la texture de ces deux types, est fondamentalement différente, que ce sont deux types *opposés, inalliables*. *L'altaïque, c'est le type personnifié de la dépendance*. Originellement tous les mots ont la valeur d'un nom substantif; le nom précédent est le régime du nom suivant. Le verbe, qui originellement et presque toujours encore aujourd'hui forme la fin de toute la phrase, en est *le regens*, tous les membres en sont le régime, et ces membres entre eux se rangent d'après cette même loi de dépendance. Mais quand cette loi de dépendance n'est pas bien applicable, une autre loi s'établit d'elle-même; dans toutes les langues altaïques l'adjectif comme épithète précède son substantif, *sans aucune exception*, parce que c'est la véritable nature de ces langues; mais quand on fait suivre l'adjectif (ville grande), l'idée de dépendance n'a plus lieu, les deux expressions sont indépendantes et de même valeur, le sens en est: (la) ville *est* grande; c'est ainsi en japonais de même que dans les langues finnoises, samoyèdes, tongouses, turques, mongoles. C'est sur ces deux lois que s'élève tout l'édifice des langues altaïques, c'en

est le *character indelebilis*; <sup>1</sup>tellement *indelebilis*, que même dans les langues altaïques qui en bien des points ont adopté la manière indo-germanique et qui ont quitté plus ou moins la route altaïque, on ne saurait les méconnaître, p. e. dans la langue hongroise; comme en tongouse, samoyède, turc ... la langue hongroise dit *halandó ember, jó atya, nagy ház* = homme mortel, bon père, grande maison, mais *ember halandó, atya jó, ház nagy* = (l')homme est mortel, le père *est* bon, la maison *est* grande; et par conséquent au pluriel *halandó ember- ek* (sans flexion de l'adjectif) = mortel homme- *s* = hommes mortels, mais *ember- ek halandó- k* = hommes mortels = (les) hommes *sont* mortels. Toujours on dit en hongrois: *(az) atyá-nak (a) ház-a* = du père la maison- *sa* = la maison du père, impossible de dire: *(a) ház* ou *(a) ház-a (az) atyának*; et ce caractère domine encore toute cette langue comme il domine le samoyède, le tongouse, le mongol; il n'est pas possible de poursuivre ici l'étude de ce point, je l'ai fait souvent jusque dans les détails les plus minces; nous y reviendrons ça et là. L'adjectif qui dans toutes les langues altaïques précède son substantif est le régime adnominal du *regens* suivant (*il a même souvent la forme d'un véritable génitif*), de sorte que *grande maison*

---

<sup>1</sup>Dans toutes les langues altaïques il n'y a que ces deux principes par lesquels tous les phénomènes sont explicables: *on ne saurait assez insister sur ce fait*. Les rares exceptions ne sont qu'apparentes. Une de ces exceptions, ou plutôt la seule qui puisse faire difficulté, c'est l'emploi de suffixes possessifs, où le principe de dépendance semble être renversé. Il faudrait attendre la formule *de moi-père* au lieu de *père-mon* avec le suffixe possessif; et en vérité la première formule est la formule primitive; primitive et ferme à tel point que nous la trouvons encore partout, et que nous la trouvons *même là* en finnois, samoyède, tongouse, turc, où le substantif a déjà le suffixe possessif: *de moi-père-mon*; c'est-à-dire que l'ancienne façon reste, quoique le suffixe possessif qui aime à la supplanter et à se mettre à sa place ait été adopté au lieu du pronom adnominal (de) moi qui était placé en tête de l'expression. Mais aussi l'emploi du suffixe possessif ne lutte point contre la loi universelle *rectum ante regens*, car le génie du type altaïque ne voyait et ne pouvait voir d'abord autre chose dans le suffixe possessif qu'une sorte de nomen *regens*: *mon posséder* (du père) ou pour ainsi dire *mei -tas* (patris); c'est la même chose que dans les formules *dans la maison, près de la maison*, qui servent de cas obliques au substantif, mais qui sans aucun doute avaient primitivement la signification *de; intérieur de la maison, voisinage de la maison*.

Voir mes travaux „Der uralalt. Sprachstamm, das Finnische und das Japanische”, „Die Zugehörigkeit der finnischen Sprachen zum uralalt. Sprachstamm”, „Das Uralaltaische und seine Gruppen”, „Weiteres zur Sprachgeschichte”, „Samojedisch und Finnisch“.

veut dire *magnitudinis domus*. On peut poursuivre cette manière de concevoir du japonais, mongol, tongouse, turc, samoyède, jusque dans les langues finnoises les plus avancées, *car c'est une loi inébranlable*. Le basque fait tout le contraire, le substantif précède l'adjectif et c'est de même une loi tellement fondée dans la nature de la langue que même dans les mots composés nous trouvons cette position des éléments; des formes telles que *arraingorri* poisson rouge, ou *etšeberri* maison neuve, sont impossibles en altaïque. Il en est de même avec le pronom démonstratif. Jamais en altaïque un pronom démonstratif ne peut suivre son substantif. D'autre part il y a bien des cas où le pronom démonstratif est primitivement un véritable génitif; en ce cas la forme *cette femme* veut dire (*la*) *femme du ceci*, littéralement *du ceci (la) femme*. En basque tout au contraire le substantif prend la tête, l'adjectif suit. En cela est appliquée en basque cette loi importante qui est entièrement inconnue en altaïque, la loi que l'expression principale prend la tête et qu'elle est expliquée, élargie, complétée par ce qui suit. A l'égard du démonstratif c'est d'autant plus à prendre en considération que la postposition du démonstratif est rare même dans des langues qui aiment à faire précéder l'adjectif de son substantif. L'article est aussi suffixé à son substantif en basque par la même tendance de la langue.<sup>1</sup> Combien cette tendance de la langue est invétérée, c'est ce qu'on peut voir quand *bat* = un est suffixé à son substantif, procédé impossible en altaïque.

Nous verrons plus tard combien cette loi de dépendance absolue en altaïque et la manière basque opposée d'élargir, de reprendre et de rectifier se montrent dans toute la conformation du verbe. On pourrait m'objecter que cette loi de dépendance (*rectum ante regens*) joue donc aussi un grand rôle en basque. C'est bien vrai, mais ajoutons que le même phénomène nous arrive en aryen et en caucasique.

---

<sup>1</sup>Rien de tout cela en altaïque. Les rares exemples d'une sorte d'article suffixé dans les langues finnoises, samoyèdes ... sont d'un tout autre genre; partout on peut prouver que cet article est en réalité un pronom possessif suffixé comme tous les autres éléments possessifs. La seule langue mordvine, de toutes les langues altaïques, a une sorte de véritable article suffixé; je parlerai ailleurs de ce phénomène surprenant.

Bien mieux: nous le trouvons plus ou moins développé dans la plupart des groupes de langues les plus différentes de tout le continent asiatique-européen, dans bien des langues américaines et dans d'autres, c'est un trait commun à des langues du monde entier. Mais tandis qu'en altaïque tous les phénomènes de la langue sont explicables pour ainsi dire invariablement par cette loi, les autres types de langues tels que l'aryen, le caucasique, le basque obéissent encore à bien d'autres lois. Nous voyons comment cette manière de concevoir lutte contre un tout autre système, notamment contre ce système qui est d'une grande importance p. e. dans les langues aryennes, caucasiques, en basque; c'est ce système où sans la moindre idée de dépendance la langue procède pas à pas en répétant, corrigeant, élargissant ce qui a été dit ou indiqué, par ce qui suit — procédé inouï ou impossible en altaïque. Tandis que cette manière de concevoir n'est que légèrement indiquée dans les langues aryennes, elle est développée à un degré merveilleux dans les langues caucasiques et dans le basque. Nous verrons cela, comme je l'ai déjà indiqué, notamment en examinant, le verbe basque, mais cela se montre dans toutes les parties du discours; cette tendance, de la langue que nous avons déjà observée pour l'emploi de l'adjectif, du pronom démonstratif et de l'article, de *bat*, se montre très clairement aussi à propos du génitif. Si en effet il y avait en basque une loi de dépendance (*rectum ante regens*) en quelque façon semblable à celle de l'altaïque, jamais le substantif ne pourrait précéder son génitif, car c'est précisément dans ce procédé que cette loi doit se manifester le plus et le plus invariablement. Néanmoins nous avons en basque tout simplement à côté de *aitaren etsea* = père-du maison-la, la maison du père, la combinaison *etsea gizon onen* = maison-la homme celui-ci-de, la maison de cet homme, procédé inouï en altaïque, parce que c'est inconciliable avec le génie du type altaïque. Dans toutes les langues altaïques, à commencer par le japonais et les plus anciens documents soit du japonais soit du mongol ou de l'ancien turc jusqu'aux langues finnoises les plus modernes et les plus évoluées, le génitif est le premier membre de la combinaison et précède son substantif.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Il est bien instructif de voir quel rôle cette loi de dépendance (*rectum ante*

Voyons maintenant les phénomènes les plus importants et du basque et de l'altaïque. Je parlerai autre part largement de la manière basque de former des mots si absolument différente de celle de l'altaïque, car ce sujet ne peut être traité à fond en peu de mots. Ici je ne ferai que peu de remarques. Si la langue basque aime à former des adjectifs comme *aurdun* = enceinte, *biotzdun* = brave, dérivés des substantifs *aur* = enfant, *biotz* = cœur, c'est une formation non seulement impossible en altaïque, mais elle est telle qu'on ne pourrait trouver rien de semblable dans tout le type altaïque: *d* de la forme *dun* est le même que *d* en *d-akar-t* = je le porte, et indique le régime direct, *n* est le signe du relatif; *dans tout l'altaïque il n'y a rien qui puisse être comparé*<sup>1</sup> à ce *d*, l'emploi du *n* relatif, si usité en basque, n'est pas non plus altaïque, et toute la composition *aur-dun*, *biotz-dun* est une impossibilité complète en altaïque. Nous avons déjà dit que le basque forme des mots tels que *arraingorri*, *etšeberry*, ce qui en revanche est impossible en altaïque. Il est de même impossible de s'imaginer aucune forme altaïque telle que *n-aiz-en -a* = ce que je suis, ou *dutana* = ce que j'ai; *n* est le signe de la première personne, *aiz* = être, *n* est le signe relatif et a l'article; toute la forme verbale *n-aiz* = je suis (moi-être) a pris le signe du relatif et l'article *a* a été suffixé. Dans l'expression *dutana d* est, quant à lui, ledit signe du régime direct, *t* indique comme dans *d-akar-t* la première personne, quand elle signifie *l'agens*, et quand

---

regens) joue aussi dans des langues fondamentalement différentes du type altaïque. On peut dire sans hésitation que les langues aryennes préfèrent en partie absolument le génitif précédant son substantif; qu'on pense à l'ancien sanskrit, au latin, au grec; que très souvent on emploie et le génitif précédant son substantif et celui qui le suit, sans aucune différence essentielle. En allemand l'expression *des Mannes Würde* est bien plus accentuée, plus grave que *die Würde des Mannes*. De plus on peut constater que p. e. en néo-arménien ladite loi est la loi fondamentale qui ne souffre que très peu d'exceptions. Dans les langues caucasiennes nous voyons des phénomènes tout semblables à ceux du basque; en général le génitif aime comme en basque à précéder son substantif, et de même il y a des langues caucasiennes qui le font précéder ou suivre. Déjà dans l'ancien sumérien on peut observer des procédés du même genre.

<sup>1</sup>Là où autrefois il semble y avoir une exception, il n'y a pas de génitif véritable, p. e. la forme votiaque *len* qui remplace le génitif est une forme purement locative. Et si dans les textes tongouses nous trouvons çà et là un génitif précédé de son substantif, ce n'est qu'une traduction vicieuse de l'original aryan.

le verbe a un régime direct, *n* est le relatif comme dans *naizena* et *a* est l'article. Jamais le type altaïque n'a pu produire des formes semblables, il faudrait pour cela renverser toute la nature de ce type. Ajoutons qu'on peut décliner la forme *naizena* comme un nom substantif: *naizenaren* = de ce que je suis; cette expression contient donc à côté de la forme verbale personnelle complète *je suis* (*naiz*) le relatif *n*, l'article *a* et la forme du génitif *n*. Quant à *dut* dans la forme *dutana* il est bien vrai que nous le traduisons par *j'ai*, mais en vérité *dut* n'a rien d'un verbe véritable, et cette combinaison par elle-même déjà est quelque chose que le type altaïque n'aurait jamais été en état de produire.<sup>1</sup> En basque il y a bien des adjectifs ou plutôt des participes formés d'un substantif ou d'un adjectif, ou même d'un substantif décliné et de l'élément du passé *-tu*; voir *bildur-tu* = craint, composé du substantif *bildur* = crainte et de *tu*; *handi-tu* = grandi, dérivé de *handi* = grand ; *go-ra-tu* = élevé, de *go-ra* qui veut dire *en haut*, *beratu* = abaissé, de *be-ra* = en bas, ou *be- z -tu* = humilié, dérivé du même *be* = bas avec le signe de l'instrumental. Ailleurs nous verrons combien ces formations de mots qui s'éloignent tant de tout ce qui est altaïque, et bien d'autres, se rapprochent du mode de formation des mots en caucasique.

La forme du pluriel basque est *k*. C'est un fait connu que les langues magyare et laponne ont le même signe du pluriel. C'est le comble de l'erreur que de vouloir découvrir en cela une parenté primitive du basque et de l'altaïque: *k* n'est absolument pas le signe du pluriel altaïque, mais c'est une forme entièrement propre au magyar et au lapon, c'est à dire à *une très petite partie des langues finnoises*. Toutes les autres langues finnoises et le samoyède ont pour le pluriel le signe *t*, le mongol et le turc connaissent, le même élément, et le *l* du pluriel tongouse a la même origine. Qui pourrait donc croire que le basque et les deux langues finnoises, le magyar et le lapon, aient ce signe du pluriel par suite d'une parenté primitive? Le magyar et le lapon sont des membres purs de la grande branche finnoise si

<sup>1</sup> Au lieu de notre avoir nous trouvons dans toutes les branches altaïques avec une régularité surprenante la formule *près de moi, dans ma possession ou de moi, à moi ... est, sont, était, serait ...*: mais toujours un verbe complet être, exister, rester, habiter ... est la base de l'expression.

immensément différente du basque. Cette ressemblance est donc ou tout à fait fortuite, ou elle est le résultat d'un ancien emprunt. Ajoutons que *k* est le signe du pluriel dans beaucoup de groupes de langues différentes en leur fond; <sup>1</sup>il se trouve aussi en caucasique. Si en basque nous avons les pluriels *etšeetan*, *oneetan*, *buruetatik*, *gizonetaz* ... au lieu de *etšeakan*, *oneekan*, *buruaktik*, *gizonakaz*, dans le démonstratif *hetan* au lieu de *hek-n*, ce *t* du pluriel n'est point le signe du pluriel que nous venons de trouver dans tout l'altaïque; c'est un phénomène de phonétique basque et on doit aussi en ce cas revenir à la forme du pluriel basque usitée *k*; car le *k* final primitif suivi d'un suffixe est ou élidé ou changé en *t*.<sup>2</sup>

On a aussi voulu rapprocher le basque de l'altaïque à cause de quelques ressemblances dans le choix des signes des cas de déclinaison du substantif. Ici on peut dire en toute certitude que ces ressemblances sont ou fortuites ou produites par emprunt ancien. Le génitif et le locatif ont en altaïque et en basque le signe *n*, et même une forme altaïque composée du locatif semble se retrouver en basque, *gana*, *gan*. Celui qui connaît un peu la manière dont les langues forment les signes de la déclinaison par des moyens simples et très souvent par les mêmes, malgré toutes les différences des langues entre elles, ne se méprendra pas sur la nature de ces ressemblances; c'est bien souvent par un rapport psychologique que s'explique ce phénomène. J'ai examiné ce point plus en détail, et j'ai trouvé des faits bien

---

<sup>1</sup>Je l'ai trouvé çà et là dans toutes les parties de la terre, dans l'extrême-nord de même que dans le sud, et la cause du choix de cet élément semble être purement psychologique. J'ai traité souvent de ces phénomènes surprenants que je ne peux que mentionner ici.

<sup>2</sup>Encore une remarque concernant la nature intime du pluriel altaïque. Le pluriel basque est tout autre chose que le pluriel altaïque. J'ai très souvent traité du pluriel altaïque, dont l'emploi diffère entièrement de celui du pluriel aryen (et basque). Comme il est impossible d'expliquer et de démontrer cela en, peu de mots, je me contente ici d'attirer l'attention sur le fait incontestable que et l'aryen et le basque font usage du pluriel en mille cas où en altaïque la forme indéciise, c'est-à-dire la forme qui n'a point de signe du pluriel, est employée et doit être employée. J'ajoute seulement encore qu'il y a même de certaines lois tout-à-fait claires qui règlent l'usage du pluriel et de la forme indéciise, dans telle et telle langue altaïque; que p. e. en magyar *almát eszek* (forme indéciise) veut dire je mange des pommes, tandis que *almákat eszek* (pluriel) a la signification de *je mange différentes sortes de pommes*.

surprenants. P. e. l'élément *n* (*ne, na, . . . n . . .*) est le signe et du génitif et du locatif ou de relations semblables dans bien des langues; c'est parce que cet élément est le signe véritable, et le plus usité, de *liaison simple, de quelque manière que ce soit*; on peut dire sans hésitation que *n* (*ne, na, no . . .*) représente l'idée adnominale (du génitif) et celle du locatif, c'est-à-dire du lieu où quelque chose se fait, dans un nombre énorme de langues de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. J'en ai entre les mains les preuves incontestables. Quelques autres suffixes casuels basques aussi ressemblent tantôt à ceux de l'altaïque tantôt à ceux du caucasique. Mais cela ne veut rien dire. Qu'on pense au type caucasique, où souvent les signes de cas d'un groupe de langues différent beaucoup de ceux d'un autre groupe apparenté, et où même les signes des langues du même groupe ne sont point identiques; même les signes des cas les plus importants, du génitif, du datif, de l'instrumental et du comitatif, sont tout autres p. e. dans le groupe kurique que dans l'avare, et les langues lesghes offrent des procédés semblables partout, pour ne pas parler des langues plus éloignées, du *čecène, čerkesse, abchase* et des langues kartvel. C'est pourquoi je ne peux pas croire que cela puisse démontrer des relations intimes entre le basque et les langues caucasiques, <sup>1</sup>si p. e. un des groupes caucasiques indique le datif par le suffixe *i* comme le basque, ce que fait l'avare, le *kubači*; ou si *z* (*ts, t, di, d, s . . .*) est le signe de l'instrumental, ce qui est le cas dans un grand nombre de langues caucasiques ainsi qu'en basque; ou si *kin, ken, gun, kun* indique le comitatif dans bien des langues caucasiques — forme merveilleusement semblable au *kin* basque, qui pourtant est sûrement d'origine basque. Mais je m'oppose de même à ce qu'on voie des relations intimes entre le basque et l'altaïque, quand tel et tel suffixe casuel se trouve et dans l'un et dans l'autre. Le suffixe basque *gan* p. e. est presque absolument le même que le suffixe samo-yède *ga-na* quant à la forme et quant à la signification; mais *ga-na*

---

<sup>1</sup>C'est ce que je fais quoique je sois persuadé de la parenté généalogique pour ainsi dire du basque et des langues caucasiques. Mais ce n'est point dans les signes des cas qu'il faut chercher cette parenté; car abstraction faite de quelques éléments un peu plus généraux, les groupes caucasiques ont choisi leurs signes de cas généralement chacun indépendamment de l'autre.



est une forme qui s'est faite incontestablement dans la langue samo-yède elle-même ; *gana* veut dire *dans l'intérieur* (dedans), en, auprès de, avec le suffixe *na* qui indique le repos, tandis que *ga-ta* signifie l'éloignement d'un lieu, avec le suffixe de séparation *ta*. Je ne crois pas me tromper en disant que les suffixes casuels basques se sont formés sur le sol de la langue basque elle-même; *et on peut ajouter que, abstraction faite du signe n du génitif et du locatif, ce sont précisément les éléments principaux et communs à toutes les branches altaïques ou à la plupart d'entré elles qui sont inconnus en basque.*

Souvent les pronoms personnels ou une partie de ces pronoms (moi-toi, nous-vous) se ressemblent beaucoup dans des groupes de langues absolument différentes, voir les langues aryennes et altaïques (*m-t*, *s* = 1. 2. personne du singulier en aryen, *m-t*, *d*, *s* en altaïque, ou *mi-si* en kartvel). Les causes de ce phénomène ne sont pas toujours les mêmes, on ne peut pas non plus toujours les déterminer avec sûreté. Quelquefois il s'agit d'un emprunt évident; <sup>1</sup>ainsi le *mi*, *si* du kartvel est emprunté ou à l'aryen ou à l'altaïque, peut-être à tous les deux. Parfois l'affinité de ces éléments est primitive et démontre clairement une ancienne cohérence généalogique de langues qui dans le cours de milliers d'années se sont éloignées l'une de l'autre. On peut constater ce phénomène p. e. à l'égard de bien des langues toutes différentes aujourd'hui du sud de l'Asie et du Pacifique. Et on peut constater de plus que ces éléments aiment à rester bien semblables même quand la différence des groupes de langues en question est devenue complète, voir les langues malaïes, polynésiennes et mélanésiennes, les langues de l'Australie. Mais je ne connais aucun exemple que des langues de la même origine ou du moins d'une véritable parenté primitive ayant formé ces éléments totalement différents. *Les pronoms personnels basques et altaïques n'ont aucune relation entre eux, ils sont absolument différents.* <sup>2</sup> *De l'autre côté il y a tant de*

<sup>1</sup>Je parle de ces faits surprenants et bien plus fréquents qu'on le croit en général, dans plusieurs travaux qui ou ont été publiés déjà ou vont être publiés; et et j'y ai traité précisément des pronoms personnels aryens, caucasiens, altaïques et basques.

<sup>2</sup>On ne saurait insister assez sur cette différence importante, qui est d'autant plus remarquable que, par un rapport psychologique, même des langues hétérogènes emploient ici les mêmes éléments ou des éléments très semblables; et cela dans une

*relations fortes et profondes sur ce point entre les pronoms personnels basques et caucasiques qu'il est impossible de les ignorer.* Les langues caucasiques elles-mêmes semblent bien différer entre elles en ce qui concerne les pronoms personnels, mais une étude approfondie montre partout des vestiges de la communauté d'origine, question que j'ai traitée longuement dans un opuscule qui dans peu de temps sera publié dans le *Memnon* de Mr. de Lichtenberg. J'y ai démontré ou rendu bien vraisemblable l'affirmation que les formes les plus primitives que nous puissions reconstituer pour la première et la seconde

étendue merveilleuse. Quoique cela n'appartienne pas à notre sujet, je veux pourtant marquer l'abîme insurmontable qui sépare à cet égard le basque et l'altaïque, en montrant combien les langues les plus éloignées inclinent à exprimer les pronoms personnels par des sons pour ainsi dire identiques ou semblables. Je ne ferai que nommer un grand nombre de langues qui emploient pour l'expression de la première personne du singulier le son nasal *n* ou *n* mouillé ou quelque autre forme apparentée. Langues thibéto-birmanes: *na, ana, no, nena, go, inga* ; chinois: *no* ; dravidien: *nān, nānu, nēnu, nān*; kolh: *ain, ain, in*; Australie: *nai, naia, nanya, naii, nāpe, natoa, natu, nuta* (La seule langue de, Tasmanie a *mina*); Algonkin (Amérique): *ni, nin, nita, nil*; Maya: *nana, en, in, ain*; Nahuatl: *newa*; Molutše: *nī*; Tšnuk : *naika*; Tšikito : *ni*; Moxa, Baure, Maipure : *nuti, niti, nuya, nitiye*; Sahaptin-W.: *in*; Bari (Afrique): *nan*; langue des Bochiman: *n (n)*; Haussa: *n, na, ni* (et *m*); type Mande: *n, n* (et *m*); type hamit.: (*an*)-*nuk, anok, ane, ani, anu, an, nanu*. Je pourrais augmenter cette liste de beaucoup, mais je me contente de répéter que d'après ce que nous avons vu, les langues caucasiques aussi ou une grande partie d'entre elles et le basque appartiennent au nombre de ces langues, mais que de l'autre côté le *n* de quelques langues altaïques est partout venu d'un ancien *m*.

Si j'ai dit qu'il n'y a aucune relation entre les pronoms basques et altaïques, je ne veux pas passer sous silence le fait qu'il y a en altaïque quelques formes de la seconde personne avec la caractéristique *n, n (k)*. En ostiaque *toi* est *nen, nin, nun, nan . . .*, en vogule *nāi, nin*; de même en ostiaque le suffixe possessif de la seconde personne est *n (en)*, en vogoule *n*, en turc *n*. En lapon le signe de la seconde personne verbale régulière est *k*. Ce *k*, dont il y a des vestiges aussi en mordvin, semble rappeler les formes de la seconde personne basques et caucasiques (*hi, ki, chu, g . . .*); mais en examinant tous ces phénomènes semblables de ces langues altaïques sur ce point nous nous convainquons à l'instant que le prototype de toutes ces formes n'est point *k*, mais *n (n)*; le *k* du lapon et du mordvin n'est donc que *n* durci.,

Combien des langues d'origine tout différente sont d'accord quelquefois à l'égard des formes des pronoms personnels, c'est ce qu'on peut voir p. e. en examinant l'Algonkin qui a pour ainsi dire absolument les mêmes formes que le basque, c'est-à-dire *ni* pour la première personne, *ki* pour la seconde; ce *ni* élargi donne *nin, nil, nita, nira, niya, ki* donne *kin, kil, kita . . .* Je pourrais citer des exemples très nombreux et très surprenants où une ressemblance merveilleuse semble unir des langues effectivement hétérogènes.

personne du singulier, sont *nu* et *hu* (*chu*); j'ai démontré de plus que partout et dans les langues caucasiques du nord et dans les langues kartvel nous retrouvons ces formes primitives ou pures et nettement reconnaissables, ou cachées et en vestiges; que *nu* s'est transformé en *du*, *tu*, *zu*, *s*, *š*, procédé qu'on peut suivre pas à pas, et que *hu* (*chu*) est devenu d'un côté *vu*, *u*, (*i*), *w*, *m*, de l'autre côté *ch*, *h*, *g*. Enfin j'ai attiré l'attention sur le fait que le pronom basque se rattache le plus étroitement à la forme caucasique la plus primitive, car les formes basques *ni* (*neu*) — *hi* (= *chi*, *ki*), *i*, *eu* ressemblent merveilleusement à celles du type caucasique conservées le mieux, *nu* et *hu*. Peut-être vaut-il la peine d'ajouter que même les formes du pluriel semblent révéler bien des relations et de fortes ressemblances entre le basque et le caucasique. Ainsi nous trouvons, soit par hasard soit par parenté intime, pour la première et la seconde personne en basque régulièrement *gu* et *su* (*zu*), et çà et là aussi en caucasique les mêmes formes ou de très semblables telles que *gw-su*, *šu*, *šv* . . . Notamment il faut faire attention à ce que toute la manière de former le pluriel des pronoms personnels est évidemment la même ou bien semblable dans ces deux types de langues. *De toutes ces ressemblances et de toutes ces relations incontestables entre le basque et le caucasique il n'y a rien du tout dans le type altaïque; et c'est ici, il faut le répéter, un des pôles les plus importants quand il s'agit de la parenté primitive de deux groupes de langues.* Enfin je ne manque pas de mettre en relief qu'ici comme dans tout le reste la manière de former ces pluriels est totalement différente aussi en basque et en altaïque, c'est-à-dire que nous y voyons deux manières de concevoir inconciliables. En altaïque partout la forme du singulier qu'on ne saurait méconnaître est le fondement du pluriel, mais elle aime à être altérée par une variation de la voyelle (*mon* - *min*), ou à prendre le signe du pluriel régulier (*mi*, *bi* — *mit*, *bide* . . .) ou à joindre ces deux procédés, la variation de la voyelle et le signe du pluriel, ou à subir enfin encore d'autres petits changements à côté de ceux que nous venons de nommer. *En basque tout au contraire nous ne trouvons aucun de tous ces procédés; à côté de ni* (*neu*) — *hi* (*ki*), *i*, *eu* nous avons le pluriel *gu* (*geu*) — *zu* (*zeu*).

Le basque a pour les pronoms personnels en général les mêmes formes des cas que pour le substantif. Même à cet égard nous pouvons constater une différence fondamentale entre le basque et l'altaïque. Il n'y a pas une seule branche altaïque qui n'ait pas de ces formes du pronom personnel dont j'ai si souvent traité dans mes travaux, formes qui expriment l'idée de *chez moi* par la formule moi (ou de moi) — *voisinage*, — *mon* ou *moi* (de moi) — *voisinage*, — *dans* — *mon* ou même *mon être* — *de* — *voisinage* — *dans* — *mon*.<sup>1</sup> En altaïque cette façon de parler bien remarquable et de toutes semblables se présentent partout, même encore dans des langues finnoises de l'extrême ouest, comme dans le vèpse, et elles caractérisent très bien la nature de l'altaïque. En basque il n'y a de tout cela aucun vestige; j'avoue que cela ne prouverait rien contre la parenté du basque et de l'altaïque, mais je n'en ai fait mention que pour montrer combien ces deux types de langues s'éloignent l'un de l'autre à l'égard de presque chaque trait caractéristique ou singulier.<sup>2</sup>

Un de ces traits caractéristiques commun à toutes les branches du type altaïque est l'emploi des suffixes possessifs qui jouent un rôle immense dans la vie de ces langues. Ces langues ou la plupart de ces langues ont une telle prédilection pour eux qu'elles en font usage partout; elles les suffixent aux substantifs proprement dits, aux pronoms personnels, comme nous l'avons vu plus haut, aux postpositions

<sup>1</sup>J'ai traité longuement ce sujet dans beaucoup de mes travaux, surtout ceux des dernières années, tout récemment dans mon *Samojedisch und Finnisch* et dans *Tungusisch und Finnisch-ugrisch*.

<sup>2</sup>Sans vouloir faire grand cas de cela je ne voudrais pas omettre un phénomène singulier. On sait que dans la conjugaison du verbe basque le *n* de la première personne est remplacé par *t* là où nous nous attendrions à voir un cas oblique de moi, voir *d-abil-ki-t* = il va à moi, *d-akar-t* = je le porte (il est porté *par moi*). Est-ce par hasard que très souvent nous voyons dans les langues lesghes (caucas. du nord) à côté de *nu* (*ni*), forme primitive et principale de la première personne, la forme *tu*, *du* (*di* . . .)? C'est d'autant plus remarquable que même dans la même langue nous trouvons ce *tu* (*t*), *di* . . . pour les cas obliques ou pour quelques-uns entre eux à côté de la forme *nu*, *na* qui sert de nominatif: voir la langue kasikumuque: *na* = moi, *tu-l* = de moi, *tu-n*, *tu-h*, *tu-inu*, *tu-jar*, *tu-hun*; hurkane: *nu* = moi, *di-la* = de moi, *di-zi*, *di-tsu*, *di-i*. — En avare le singulier a *dun*, *di* . . . , le pluriel *ni-l*, *ni-ž*, c'est-à-dire le singulier a *dun*, *di* . . . au lieu de *nun*, *ni*, mais le pluriel fait revivre la forme primitive *ni*; car *nil*, *niž* est le simple pluriel de *ni* (*nu*) ce qui est prouvé jusqu'à l'évidence par d'autres langues du même groupe. Tout de même le pluriel a *nen*, le singulier *zon*, *za* (= *dun*, *da*) en arché.

qui remplacent nos prépositions, aux nombres cardinaux (quinzaine-notre = quinze de nous) et notamment au nom verbal pour en former le verbe personnel (mon aimer = j'aime). On voit par cela combien ces éléments s'adaptent au génie du type altaïque. S'il était possible ici d'étudier cela d'une façon un peu plus détaillée, on ne pourrait méconnaître la nature prononcée et particulière du type altaïque à cet égard, mais il me faut me borner à ces quelques remarques; j'ajoute seulement encore que tout le caractère p. e. du samoyède, du tongouse, du turc et en grande partie du finnois est dirigé par suite de cela vers une route singulière. *Le basque ne connaît point de suffixes possessifs.*

Mais l'altaïque ne se contente pas de la simple suffixation du signe possessif, il aime à faire précéder le substantif avec le signe possessif de la pleine forme du pronom personnel; il dit donc en ce cas moi *père-mon* au lieu du simple *père-mon*; mais d'après la loi invariable de dépendance c'est en effet *de moi père-mon*, c'est-à-dire *mon père-mon*. Et cette façon de parler est tellement fondée dans la nature de ces langues et en caractérise si bien le génie que le finnois de même que le samoyède, le tongouse et le turc en font abondamment usage. On dit en magyar *én atyá- m* = mon père-mon, en samoyède *män äsä- p*, en tongouse *min amm- u*, en turc *män aba -m*. Il est superflu de dire qu'en basque il n'y a rien de semblable.

Dans aucune langue altaïque il n'y a rien qui puisse être comparé aux formes du pronom personnel basques *ni-haur*, *hi-haur*, ou *gu-haur*, *zu-haur*; il est superflu de dire qu'ici la pleine forme du démonstratif *haur* (*hau-r*) = celui-ci, est suffixée à la pleine forme du pronom personnel, *qu'elle est même suffixée aux pluriels gu (zu)*: <sup>1</sup>Ce sont des formes intensives qui remplacent notre *moi-même*, *toi-même*. Littéralement *ni-haur*, *hi-haur* (*moi-celui-ci*, *toi-celui-ci*) veulent dire *moi*, *toi c'est ça*, *moi je le suis*. Dans tout le type altaïque il ne peut y avoir une combinaison semblable, nulle part nous ne trouvons

---

<sup>1</sup>Je sais bien que les formes *ner-au*, *ner-oni her-ori*, *her-oni*, *ger-ok*, *ger-oni*, *zer-ori*, *zer-oni* et semblables des dialectes guipuzcoan et labourdín contiennent ou semblent contenir des génitifs, mais cela ne change pas beaucoup; un *ner-au* altaïque serait comme *ni-haur*, si cette combinaison était possible en altaïque, toujours *celui de moi*, jamais *moi-même*.

un pronom personnel avec un pronom démonstratif suivant ou même suffixé, et si c'était possible, cela n'aurait jamais la valeur de *moi-même*, *toi-même*, cela ne pourrait être autre chose que *celui de moi*, *toi*, *celui qui est à moi*, *à toi*, *le mien*, *le tien*. Des formes telles que *gu-haur* = nous celui-ci, représentent le comble d'impossibilité pour le type altaïque. Dans toutes les langues altaïques *moi-même*, *toi-même* est exprimé par les formules *mon*, *ton être*, *mon*, *ton corps*; ou les signes possessifs sont suffixés (*être-mon*, *corps-mon*), ou le mot *être*, *corps*, personne . . . est précédé du pronom personnel adnominal, qui a la valeur d'un génitif d'après la loi fondamentale altaïque (de moi corps), même quand il n'en a pas la forme. Très souvent il y a en ce cas de nouveau la double marque de la personne que nous avons vue plus haut; on dit donc alors *de moi (mon) corps-mon*. Un de ces signes ou mots qui servent à exprimer la notion de être, personne est *itse* du finnois baltique; il signifie *l'être même*, pour ainsi dire la *ipsitas*, *ἴψιτης*, comme cela est aussi le cas en samoyède où l'on emploie pour cela *har*, *one*. *itse-ni*, *itse-si*, *itse-mme* . . . signifient donc tout clairement *ipsitas-mea*, *tua*, *nostra*. On a voulu rapprocher ce *itse* du basque *Se* qui se suffixe au démonstratif, de manière qu'on dit *au-še* = celui-ci-même, *ori-še*, *hura-še* = celui-là-même; on sait que ce *še* se joint même à des adverbes: *emen-še* = ici-même, *an-še* = là-même. Si, ce qui n'est pas très vraisemblable, *itse* et *še* ont vraiment quelque cohérence d'origine, ce n'est donc qu'une cohérence de la forme du mot, comme il y en a passablement entre les langues finnoises et le basque, c'est-à-dire c'est un emprunt de l'un des deux côtés. L'emploi qu'en fait le basque en suffixant *še*, et le finnois eu regardant *itse* comme véritable substantif qui prend les suffixes possessifs, n'est point le même, il montre au contraire combien la manière de concevoir de ces deux types est différente.

Le pronom démonstratif a souvent des formes semblables, pour ne pas dire identiques, dans des langues qui diffèrent de fond en comble. Ce sont des causes physiologiques et psychologiques qui font choisir les éléments *t*, *n*, *s*, *k*, *i*, *a*, *m* et d'autres.<sup>1</sup> Ainsi nous trou-

---

<sup>1</sup>Néanmoins il est sûr que souvent des emprunts ont eu lieu. P. e. les langues caucasiennes ont adopté sans doute de ces éléments soit aryens soit altaïques

vons très souvent l'élément *t* (*ta, to, ti . . .*) comme signe énergique d'un objet prochain, de même *i* comme signe de ce qui est tout près *a* de ce qui est éloigné. De tels éléments avec une signification identique ou semblable se rencontrent dans toutes les parties de la terre; il est superflu d'étudier ce point ici; je l'ai fait largement et j'ai trouvé des phénomènes surprenants. Ainsi nous avons en aryen comme en altaïque les éléments *t, s, n* (*na . . .*), *i . . .* et ils sont employés en général très semblablement. La ressemblance entre l'aryen et l'altaïque va encore plus loin, mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer cela; j'en ai fait mention pour attirer l'attention sur le procédé tout autre des langues caucasiques et du basque. Le basque ne fait presque aucun usage des dits éléments de l'aryen et de l'altaïque. Mais un élément principal, tantôt seul, tantôt composé avec d'autres éléments, y joue un rôle surprenant. *h* (*ha, ha-u, hu-n . . .*) domine en basque sans limite. *Il n'est pas superflu de dire que précisément cet élément démonstratif est inconnu en altaïque.* Il est bien connu que *h* (*hu, ha . . .*) forme des pronoms démonstratifs en aryen et en sémitique, mais nulle part cet élément n'est d'une importance aussi absolue que d'un côté en basque et de l'autre côté en caucasique. On peut dire sans hésitation qu'il donne naissance au démonstratif basque presque sans exception et qu'il joue du moins un rôle semblable dans une grande partie des langues caucasiques. Je vais plus loin: non seulement l'élément constitutif est commun à ces deux types de langues, mais aussi les formes composées se ressemblent très fort. Qu'on compare les formes basques *ha-u, ha-u-r, hu-ra, ho-ri, ha-r hu-n, ho-n* avec les pronoms caucasiques *ha-ma, ha-m, he-u, hi-m, ha-ra, ha-da . . .* J'ajoute que précisément *ha-m, ha-ma* qui ressemble le plus au basque *ha-u* est en usage en kartvel de même que dans la langue kurine de la branche lesghe. Dans la langue basque d'aujourd'hui seulement l'élément *be* joue encore un certain rôle comme pronom démonstratif à côté de toutes ces formes dérivées de *ha*; dans le type caucasique aussi l'élément *m* (*mo . . .*) semble être un des

---

et on peut même poursuivre assez bien les formes qui sont du bien d'autrui et qui ce sont glissées dans ce type; car ce type est primitivement bien simple à cet égard et rappelle merveilleusement le basque.

rare éléments démonstratifs caucasiens.<sup>1</sup> Si le basque fait grand usage de cette grande quantité de formes dérivées de *ha*, il est d'autant plus remarquable qu'il ne se sert pas dans ces pronoms démonstratifs de ce moyen simple et si usité, de marquer par l'emploi de *i* que quelque chose est tout près, et de *a* qu'il est éloigné. Aussi à cet égard il s'éloigne tout-à-fait du type altaïque où ce procédé est un des plus communs. Même dans les langues altaïques dans le centre de l'Europe cette variation de voyelle est bien en faveur; je ne peux pas expliquer en peu de mots combien c'est, en altaïque une loi de la plus grande importance.

Quant au pronom interrogatif il n'y a nulle relation entre le basque et l'altaïque. Le finnois, le samoyède, le turc, le mongol ont un pronom interrogatif personnel *ki, ko (ho, hu . . .), ken, kim . . .*, le tongouse *nī (= kī?)*. La forme impersonnelle *quoi* en est bien distincte; c'est eu finnois *mi, ma, mat, mez . . .*, en samoyède *mā, mē . . .*, en turc *ne (nā)*, en tongouse *kun, ekun . . .*, en mongol *yaghun*. On ne saurait méconnaître la ressemblance de la forme de l'interrogatif personnel en aryen et en altaïque et j'ajoute que l'élément *k (ku, ki, ka . . .)*<sup>2</sup> se rencontre très souvent et dans bien des langues d'origine différente. On sait aussi que l'élément *mi (ma . . .)* sert de pronom interrogatif impersonnel aussi autre part, p. e. en sémitique, cà et là aussi en caucasique. Tout au contraire *s (z)* n'est point en grand usage pour former des pronoms interrogatifs; il est donc d'autant plus remarquable que des deux pronoms interrogatifs basques l'un, *zeñ, zein, zoin, zuñ (= qui, quel?)*,<sup>3</sup> c'est-à-dire celui qui montre cette forme peu usitée, est d'accord en cela avec une grande partie

<sup>1</sup> *d* qui en basque est le signe de la troisième personne du verbe et du régime direct (*d-akar-t*) n'est point en usage comme pronom démonstratif.

<sup>2</sup> J'ai examiné l'emploi de *k (ku, ki . . .)* comme signe interrogatif et démonstratif de même que celui de *t, s, n, m . . .* et je constate que *k* (notamment *ku* et *ki*) forme des interrogatifs dans des langues de toutes les parties de la terre.

<sup>3</sup> En altaïque il n'y a rien de semblable, car les formes samoyèdes *sio, sele, simdi* qui à côté de *hu, ku, gi . . .* forment des interrogatifs personnels, sont sans doute d'origine démonstrative. L'altaïque a encore d'autres formes interrogatives dont j'ai parlé autre part; mais elles sont toutes bien différentes des pronoms basques. L'interrogatif impersonnel turc *ne (nā)* n'a rien à faire avec l'interrogatif basque *nor, nur* personnel; c'est un pronom impersonnel tout prononcé tel que *mi, ma . . .* et il semble être de la même origine.



des langues caucasiques, oh nous avons *si (zi), ši, tši, šy, tsu, tšu . . .*. De plus il faut faire attention à ce que le basque ne fait pas usage d'un radical différent pour le pronom interrogatif impersonnel, car *quoi* est *zer*, du même radical que l'interrogatif personnel; *en altaïque la différence entre le pronom interrogatif personnel et impersonnel est une des distinctions les plus prononcées.*

Dans toutes les branches altaïques le pronom indéfini se forme en suffixant divers éléments à la forme de l'interrogatif. En ce point l'altaïque est d'accord avec l'aryen d'une manière étonnante. La branche finnoise elle seule en offre des centaines d'exemples, tous du même genre; c'est tout semblable en samoyède, tongouse, mongol, turc. Même la nature et la signification des éléments suffixés se ressemblent d'une manière surprenante en altaïque et en arien.<sup>1</sup> Même à cet égard le basque s'éloigne bien de la manière altaïque et arienne, tandis qu'une grande quantité de langues y sont d'accord avec ces deux types de langues pour des causes purement psychologiques. Il est vrai que le basque forme aussi des pronoms indéfinis en suffixant *bait* à la forme de l'interrogatif ou en ajoutant *bere, bera, ere* à l'interrogatif *nor, nur* : *norbait, zerbait, zenbait, nor bere (norbera)*; mais le basque a aussi bien des pronoms indéfinis d'un genre inconnu en altaïque et en arien, et il faut prononcer *que le nombre de ceux-ci emporte la balance incontestablement et de beaucoup.* Ainsi il aime à faire *précéder* le pronom interrogatif par quelque élément, voir *i-nor* = quelqu'un, *e-zer* = quelque chose, *edo-zeñ (edo-zein, edo-zoin, edo-zuñ)* = quiconque, quelconque. Est-ce que *nihor, nehor, nihur, ihur* appartiennent aussi à ce groupe qui primitivement fait suivre le pronom interrogatif? Puis il y a des formes dont le premier élément est *ba*, voir *ba-na* = chaque (*banaka*), *bakotš, bakoitz . . .* = chaque. Il me semble que nous avons en *ba* la forme du premier nombre *bat* qui est sans doute en grand usage pour former des pronoms indéfinis, voir *batzu* = quelques-uns, *bat-*

---

<sup>1</sup>J'ai traité longuement des pronoms indéfinis altaïques dans le *Indogerm. Anzeiger* 1909, 2. 3. — Si le magyar a les formes singulières *vala-ki, vala-mi* = quiconque, quoiconque . . ., c'est une particularité magyare où le magyar a quitté la voie de toutes les langues altaïques sous l'influence de l'aryen, ce que je ne puis expliquer ici.

*bedera* = chacun. Une forme bien remarquable est *elibat* = quelques - uns. En somme il faut dire que comparé à l'harmonie de l'aryen et de l'altaïque le basque s'éloigne beaucoup,<sup>1</sup> car il faut ajouter qu'avec ce peu de réflexions que j'ai faites ici la question des pronoms indéfinis basques n'est point épuisée.

Les noms de nombre altaïques ont toujours été une *crux*, car chaque branche altaïque semble avoir ses formes propres, différentes de celles de chaque autre branche. Ce n'est pas ici le lieu de traiter ce sujet, quelques remarques doivent suffire. Déjà Schott a démontré que ce n'est point le cas. Il est sûr que l'harmonie véritable ne surpasse pas le nombre quatre. Néanmoins une étude approfondie montre partout des relations intimes de forme, de même que notamment de la manière de concevoir. Ramstedt a donné sur ce point des renseignements très importants, et moi-même j'ai trouvé bien de ces cohérences incontestables et je les ai traitées dans un travail étendu qui n'est pas encore publié. Le basque n'a point part à cette homogénéité du moins partielle de l'altaïque. Si le basque est d'accord avec l'altaïque dans les formes *zortzi* et *bederatzi* pour huit et neuf quant à la manière de concevoir qui en 8 et 9 voit le nombre dix en ôtant *deux* et *un*, cela ne prouve absolument rien; *car c'est une des manières les plus usitées dans les langues du monde entier, pour ne pas dire la plus usitée*; il est superflu de citer des exemples, on en trouve partout. Outre- cela il n'y a point de relations entre le basque et l'altaïque à l'égard des noms de nombre. D'un autre côté on ne Saurait douter que les Basques ont emprunté une partie des noms de nombre au type hamitique, comme ils en ont emprunté beaucoup dans leur langue. J'en suis convaincu depuis longtemps, et j'ai parlé de ces emprunts de noms de nombre à différentes reprises. Néanmoins il ont gardé leur ancien système vigésimal tout clairement et avec une constance vivace; ce système qu'ils partagent avec bien d'autres langues, et notamment avec la plupart des langues caucasiques, voir. *hogeï, berrogeï, hirurogeï, laurogeï*. Mais ce n'est pas tout. *Ils ont aussi sauvé des restes de noms de nombre que*

---

<sup>1</sup> Il y a un seule nombre dont la forme ressemble un peu aux formes du même nombre altaïques, c'est *hirur* = trois.

*nous trouvons dans les langues caucasiques.* Dans les langues caucasiques il y a un nom de nombre qui joue un rôle surprenant; tantôt cet élément est le signe de *un*, tantôt de *dix*; naturellement il n'a pas toujours tout-à-fait la même forme, mais le fondement principal est le même, c'est-à-dire que primitivement la signification en était tout simplement *nombre*, *nombre par excellence*; cela peut être ou *nombre (unité) = un*, ou *grand nombre = dix*. J'ai démontré ce procédé dans un article qui paraît dans le Memnon. Ce nom de nombre a la forme *tsi*, *ts*, *t*, *th*, *tsa* et il est employé ou seul ou combiné avec d'autres éléments tels que *ar*, *wi* pour signifier tantôt *un* tantôt *dix*, *mais notamment pour* signifier le *grand* nombre, c'est-à-dire *dix*. En basque il a sans doute la signification de *dix*, comme nous le voyons dans les noms de nombre *zor-tzi* et *bedera-tzi*. Le mot basque *bedera* est assez connu, il signifie *seul*; voir „perla *bederaz*“ = d'une *seule* perle; *bederatzi* est donc tout clairement (*grand* nombre ou) *dix diminué d'un = neuf*. On peut donc conclure que *zor* signifie deux, de manière que *zor-tzi* veut dire *dix diminué de deux = huit*; et en vérité les langues kartvel ont pour deux l'expression *zur*, *ziri*, *or*, *ori* (= *zor*, *zori*). L'équation est tellement complète qu'on, pourrait prendre *zortzi* pour une forme caucasique signifiant *huit*. Il faut faire attention à ce que cet élément *tzi* est un des pivots, des pôles fixes les plus constants sur lesquels tournent les noms de nombre des langues caucasiques; *car c'est le fondement ferme pour les formes des noms de nombre un et dix dans presque toutes les branches caucasiques, de même dans les langues kartvel que dans les langues lesghes, dans le čečène.* Est-il étonnant que ce pôle se révèle aussi en basque? Son influence était si grande qu'il a été conservé dans ces vestiges tout clairs que nous avons vus en examinant *zor-tzi* et *bedera-tzi*, quoique le simple nom de *dix* dérivé de ce radical n'existe pas ou peut-être n'existe *plus* et ait fait place à la forme hamitique *hamar*. Mais le terme du système vigésimal est *vingt*. La plupart des langues caucasiques ont le système vigésimal; c'est pourquoi les langues kartvel de même que les langues lesghes et le

---

<sup>1</sup>Je ne suis pas en état de dire avec certitude s'il s'est conservé en abchase, dans toutes les autres branches il s'est conservé sans aucun doute.

ċecène ont une forme particulière pour le nombre *vingt*, c'est-à-dire une forme qui n'est pas dérivée de la forme servant pour le nombre dix, procédé très ordinaire des langues de toute là terre qui ont le système vigésimal. Mais sur ce point les langues caucasiques ne sont pas d'accord entre elles; les langues kartvel emploient l'expression *otsi* (*ötš, etši*), seulement le suane (svanétique) dit *ieru-iešth*, cela veut dire 2 x 10, et les langues lesghes de même que le ċecène ont la forme *kho, kha*, voir *kho-go, khu-va, kha, t-kha, kha-ithu, cha-d, ya-l*. Le basque a aussi une forme particulière pour *vingt*, la même forme qui lui sert encore aujourd'hui de base pour les formes purement vigésimales *berrogei, hirurogei, laurogei*, c'est *hogeï, ogeï*. Je ne crois pas me tromper si je vois dans ce *hogeï* le même élément que dans les formes lesghues *kho, khu, kha* . . . Tandis que je suis persuadé que *zor-tsi, bedera-tzi, hogeï* contiennent de très anciens éléments caucasico-basques communs, je ne fais qu'attirer l'attention sur la forme basque pour *cent = ehun, eun*; tout au moins il n'est pas trop invraisemblable que *ehun (e-hun)* contienne le même élément que *hogeï* et que *e-hun* veuille dire *cinq fois vingt*; en ce cas ce serait une très ancienne forme, dérivée du radical du nom de nombre vingt [*ho* ou *hu-(n)*] avant que la forme régulière complète pour vingt *hogeï* eût été formée ou fixée, procédé très usité; c'est-à-dire qu'il arrive bien souvent que les termes les plus remarquables dans le domaine des nombres, tel que l'expression pour *dix, cent*, sont déjà fixés quand les membres intermédiaires font encore défaut.

Mais ce n'est pas seulement la forme des noms de nombre basques qui n'a rien de commun avec ceux du type altaïque; leur nature est de même tout autre. De toutes les langues altaïques il n'y en a pas une seule où l'expression pour le premier nombre suive son substantif comme en basque, et une expression telle que *gizonen batek = hominum per unum* serait le comble de l'impossibilité en altaïque. Dans toutes les branches altaïques le substantif qui marque les objets comptés n'a pas la forme du pluriel, mais du singulier ou plutôt la forme du *numerus indefinitus*; il en est de même dans la langue magyare d'aujourd'hui et dans les langues samoyèdes: turques, mongoles, dans le tongouse (et le japonais). Quand une fois çà et là le substantif a la forme du pluriel, ce n'est qu'une exception rare et

une accommodation au sens naturel ou à l'exemple aryen. J'ai le premier démontré la cause de ce phénomène. Selon la loi inébranlable de dépendance le type altaïque ne connaît autre chose que *homme(s) de la douzaine, dizaine, δεκάδος ἀνδρωπος* douze, dix hommes. Qu'on ne se trompe pas sur le sens de mes paroles; il s'agit de la manière de concevoir primitive qui se révèle si constamment que même dans les langues altaïques les plus évoluées l'ancienne façon de dire est conservée; je sais très bien que le magyar d'aujourd'hui p. e. n'a plus conscience de la véritable nature de ce caractère adnominal du nom de nombre, mais je sais de même par un long usage de cette langue que *tíz ember* n'est pour lui point tout-à-fait le même que notre *dix hommes, zehn Menschen* Mais dans toutes les autres langues altaïques le nom de nombre n'a sa valeur de nom adnominal, pour ne pas dire de génitif, que par sa position devant son substantif, en japonais nous trouvons tout clairement la façon de dire *fleur de la Vierheit, fleur* du nombre quatre: *mutsu- no hana*.

Le fondement du verbe altaïque est un nom verbal, un quasi-substantif tel que *(le) venir, (le) prendre*, c'est-à-dire c'est un nom verbal indéfini sans aucun suffixe formatif, le radical pur du verbe qui reçoit la, pleine valeur de substantif quand il prend les suffixes possessifs (mon, ton, notre, votre venir, prendre) = je viens, prends, tu, nous, vous venez, prenez. Mais cette nature de substantif se montre même quand un substantif précède ce nom verbal; primitivement la phrase *le père vient* veut dire *(du) père-(le)venir*, car d'après la loi inébranlable altaïque *père* est le rectum, *(le) venir* le regens; de sorte que p. e. en japonais le substantif précédant aime à prendre la pure forme du génitif: *du père-(le)venir*; et c'est ainsi dans les documents littéraires japonais les plus anciens comme dans la langue d'aujourd'hui. Dans les autres langues altaïques le substantif qui prend les devants a la *valeur adnominale* sans la forme du génitif. On peut poursuivre ce procédé par les langues finnoises, samoyèdes, turques, le tongouse, je l'ai démontré bien des fois. Mais quand il n'y a pas de nom verbal, mais au lieu de ce nom-verbal un véritable nom, soit substantif soit adjectif, l'autre loi altaïque fondamentale se fait valoir; c'est la loi que deux noms équivalents dont aucun ne doit se subordonner à l'autre, forment une phrase prédicative. Ainsi les

deux substantifs *Charles* et *soldat* ou le substantif *Charles* et l'adjectif *grand* ont la valeur de *Charles est soldat*, *Charles est grand*, dans toutes les branches altaïques. Mais cette façon de parler a entamé peu à peu aussi les droits de la conjugaison verbale; on disait donc aussi *allant-moi* = je vais, mais le nom verbal précédant n'était que virtuellement une sorte de participe, en vérité ce n'était de nouveau que le radical du verbe aller. De cette manière une sorte de conjugaison subjective comme la conjugaison aryenne s'est développée dans le type altaïque à côté de la conjugaison possessive (mon aller, mon prendre), mais elle est restée dans les commencements et tout-à-fait incomplète; il y a des langues altaïques qui ne connaissent point d'autre conjugaison que la conjugaison possessive, même la plupart des langues finnoises manquent de conjugaison subjective, de même peut-être le tongouse; dans d'autres langues altaïques on en fait usage surtout pour les verbes intransitifs, tandis que la conjugaison possessive (mon prendre) est le domaine des verbes transitifs. On peut poursuivre ces procédés compliqués surtout dans les langues samoyèdes et turques, comme je l'ai fait largement et souvent dans mes travaux. En tout cas la conjugaison possessive prononcée est et reste la conjugaison primitive et elle est primitivement la seule conjugaison altaïque véritable; plus tard nous verrons que notamment les verbes transitifs montrent combien cette idée possessive se fait valoir.

Le verbe basque simple ne connaît point de dépendance telle que (*du*) *père-(l')aller*, *mon aller* (aller-mon), mais il procède à la manière des langues caucasiennes de l'expression du sujet à celle de l'action: moi, toi, nous, vous-aller; l'élément qui exprime le sujet n'est qu'indiqué par les formes *n*, *h*, *d* . . . ; il dit donc: *n-abil*, *h-abil*, *d-abil* = je vais, tu vas, il va. Comme nous voyons, il exprime donc la troisième personne par *d*, comme la première par *n*, la seconde par *h*. Par cela seul déjà la différence entre le basque et l'altaïque se montre clairement. *Dans toutes les langues altaïques l'expression de la troisième personne du verbe simple n'a point de signe*; il en est de même dans les plus anciens documents japonais, turcs, mongols que dans la langue magyare d'aujourd'hui, dans les langues samoyèdes, dans le tongouse, Et ce n'est pas par hasard que cette loi se fait

valoir partout et partout de la même manière; cela montre clairement que vraiment le, radical du verbe altaïque est regardé comme un nom quasi-substantif, que la phrase *le père va* veut dire primitivement *(du) père-(l')aller*. Cette loi altaïque universelle admet quelques exceptions, mais précisément ces exceptions démontrent le plus le caractère de véritable substantif. Il y a deux genres de ces exceptions. Ou au lieu du simple radical on forme un véritable substantif par des éléments formatifs, comme p. e. en *čeremisse* où la forme de la troisième personne aime à employer un substantif avec le suffixe *eš*; tandisque *kol-em*, *kol-et* signifient *mourir- mon, ton* = je meurs (morus), tu m., où les suffixes possessifs *em*, *et* se suffixent au simple radical *kol* = mourir, la troisième personne a absolument la pleine valeur de *le mourir*; *atja koleš* est donc littéralement *le mourir du père [(du) père-le mourir]* ; ou le radical du verbe prend comme pour la première et seconde personne le suffixe possessif et en ce cas nous avons la formule *père (du père)-mourir- son*, c'est à dire la qualité de substantif est encore bien plus accusée que quand le radical n'a point de signe. Je pourrais montrer que dans les langues finnoises de même que dans les langues samoyèdes, turques, dans le tongouse non seulement la forme du singulier est un nom substantif, mais même que le pluriel de la troisième personne *est le pluriel régulier du substantif verbal*, si je n'avais pas fait cela largement dans mes travaux. De tout cela en basque rien du tout.

Tandisque *d-abil* signifie il va, le pluriel est *d-abil-tza* = ils vont; c'est là un procédé impossible en altaïque; c'est à dire le *d* = *il (lui)* est pluralisé par l'élément *tza* qui se rattache au radical; mais c'est un procédé qui a, bien des analogas dans les langues caucasiques. Ce même *tza* se suffixe aussi aux formes *z-abil*, *g-abil*, quoique le pluriel soit déjà indiqué par *z* et *g*. Mais il y a plus. Comme *z-abil- tza* est la forme de politesse pour *h-abil* = tu vas, le véritable pluriel *vous allez* se forme en ajoutant à *z-abil-tza* un autre élément pluralisant *te*: *z-abil- tza -te*; ce *te* est le même que dans beaucoup d'autres formes où il signifie *ils (eux)*, p. e. dans *z-akar- te* = *ils te portent*, tandisque *z-akar* veut dire *il te porte*. Dans tout le type altaïque il n'y a absolument rien qui puisse se comparer à une telle combinaison.

Mais le verbe basque sans régime direct a encore une autre particularité inconciliable avec le génie du type altaïque. Il donne naissance à une forme caractérisée par un élément *ki*, forme qui indique le mouvement vers quelqu'un. En ce cas les formes *n-abil*, *h-abil*, *d-abil* restent non altérées, mais elles sont suivies de *ki* qui à son tour précède l'expression de la personne vers la quelle se dirige le mouvement; on dit donc *n-abil-ki-k*, *n-abil-ki-zu* = je vais chez toi, *n-abil-ki-zu-te* = je vais chez vous, *h-abil-ki-gu* = tu vas chez nous, *z-abil-tz-ki-gu* = vous allez chez nous, *d-abil-ki-o* = il va chez lui, mais *d-abil-tz-ki-o* = ils vont chez lui, et *d-abil-tz-ki-o-te* = ils vont chez eux. Dans *d-abil-tz-ki-o-te* d'abord *d* est pluralisé par *tz* qui suit le radical, à la fin de l'expression *o* est pluralisé par *te*, au milieu l'élément *ki* est intercalé entre *d-abil-tz* (= ils vont) et l'expression de la personne qui est l'objet du mouvement. Quelle que soit la véritable nature de *ki* tout égal, *jamais il n'y a eu et ne peut y avoir eu rien dans tout le type altaïque qui eût été semblable à la combinaison, d-abil-tz-ki-o-te. Et ce n'est pas parceque, par hasard l'altaïque n'a pas marché dans cette voie, non, c'est parceque cela lutte absolument contre toute la nature de tout ce qui a le nom d'altaïque, parceque il y a un abîme infranchissable entre ces deux types.* Point d'idée de la loi de dépendance qui domine souverainement le type altaïque; les membres de la combinaison *d-abil-tz-ki-o-te* se mettent à la file l'un après l'autre au mépris de toute dépendance à-peu-près de la même manière que nous disons je vais chez toi, mais avec la grande différence que çà et là un membre précédant est repris et rectifié ou élucidé par un membre suivant. C'est donc ce type linguistique purement développé que j'ai appelé dans mon ouvrage „Die Sprache der 2. Col. der dreisprachigen Inschriften . . .“ *anreihend, wiederaufnehmend, berichtigend*; type qui est représenté d'une manière merveilleuse dans les langues caucasiques et qui est entièrement opposé au type altaïque.

Le basque connaît comme l'altaïque des formes verbales qui contiennent l'idée et l'expression d'un régime direct (Objectconjugation); mais il est tout-à-fait erronné d'y voir un trait d'union entre ces deux types. Cette Objectconjugation est un des phénomènes les plus fréquents, mais quelle variété de la manière de concevoir! Nous la



trouvons en Europe, en Asie, en Afrique *et notamment dans la plupart des langues américaines*. Même la concordance parfaite sur ce point ne prouve rien pour la parenté des langues, car nous voyons p. e. que bien des langues américaines y suivent les mêmes points de vue que les langues altaïques, des langues qui n'ont aucune relation ni entre elles-mêmes ni avec l'altaïque, voir la note en bas. J'ai démontré que dans les langues altaïques qui font usage de cette Objectconjugation, c'est à dire dans les langues samoyèdes et dans quelques langues finnoises, la forme est sans aucune exception *frapper-mon* ou *frapper- lui -mon*, c'est à dire *lui il est l'objet de mon frapper = je le frappe*. C'est et cela reste le même, malgré toutes les particularités, en magyar, en ostiaque, en vogoule et notamment en mordvine et en samoyède. En mordvine, où ce phénomène semble si compliqué et si singulier, l'idée primitive et essentielle est même exprimée très fort; car tandis que la forme magyare *vár- om* p. e. dit tout simplement *attendre- mon = je l'attends*, le mordvine a des formes qui signifient *vous- le voir -mon*, *vous êtes l'objet de mon voir*. En vogoule ce système est développé d'une manière surprenante et qui ne puisse être méconnue. Avec une régularité extrême nous avons là les formes *aimer-moi-ton*, *aimer-nous-votre*, moi je suis l'objet de ton aimer, nous sommes l'objet de votre aimer = tu m'aimes, vous nous aimez ; <sup>1</sup>avec l'objet dans la signification du duel

---

<sup>1</sup>Pour montrer combien beaucoup de langues américaines ressemblent à l'altaïque sur ce point, quelques exemples suivent ici; on comprendra d'autant plus que sans doute l'emploi de la Objectconjugation n'est point le signe de parenté entre le basque et l'altaïque; type athapasque: *moi-ton aimer* = tu m'aimes, iroquois: *mon voir de toi* = je te vois. Kitše: *toi-mon aimer* = je t'aime. Moxa: *mon aimer-toi* = je t'aime. Tšikito: *mon lier-toi* = je te lie. Tšibtša: *toi-mon frapper* = je te frappe. Pokonci: *toi-mon aimer* = je t'aime. Kekchi: maintenant *moi-ton piquer* = tu me piques à présent. Timukua: *moi ton aimé vraiment* = tu m'aimes. Maya: *moi-là mon lier-toi* = je te lie.

Il y a encore bien des cas semblables, mais il y en a aussi de beaucoup plus compliqués qui pourtant expriment la même idée et qui aussi rappellent les formes altaïques, en partie même les formes particulières et singulières du mordvine. Qu'on compare encore quelques exemples *vous (quant à vous) — moi-votre voir-mon visage = vous me voyez*. *moi (quant à moi) — viande-mon mangé = je mange de la viande*. *devenir-moi-ton accompagné = tu m'accompagnes*. *maintenant-son moucher-son nez = il mouche son nez*. Voir encore une phrase compliquée, mais pourtant tout-à-fait du même genre: *cacher-mon propre-mon faire-vraiment-toi = c'est toi, oui, je te cache*, pour l'expression simple: *je te*

on dit : *faire-les deux-mon* = je les fais tous deux, au pluriel : *faire-eux-mon* = je les fais. Et ce système est développé pour tous les temps, modes et pour toutes les personnes, p. e. *aimer-vous deux-notre* = nous vous aimons vous deux, *aimer-vous (pluriel)-notre* = nous vous aimons; *avoir aimé-vous deux-mon* = je vous aimai vous deux. En samoyède nous avons avec une régularité parfaite les formes: *faire-mon* = je le fais; *deux cas de faire-mon* (meine zwei Machungen ou Fülle des Machens) = je les fais *tous deux*; *(les) cas de faire-mon* (meine Machungen, meine Fülle des Machens) = je *les* fais. Comme dans les dites langues altaïques *prendre-mon* a la valeur de *je le prends*, et comme par conséquent *je prends la main* veut dire littéralement *(la) main (est) mon prendre, l'objet de mon prendre*, le substantif qui signifie l'objet idéal de l'action, est plutôt un nominatif qu'un accusatif, et de fait nous trouvons en altaïque de nombreux exemples où ce substantif n'a pas la forme de l'accusatif, mais la simple forme qui sert aussi de nominatif. L'emploi de l'accusatif pourtant n'est point étonnant; qu'on pense que même en latin *urbem, captio* n'est point inoui.

Quand nous résumons tout ce que nous avons vu concernant la Objectconjugation altaïque et la merveilleuse harmonie de la manière de concevoir altaïque avec celle de tant de langues américaines, il faut avouer que le même phénomène en basque en est entièrement différent, comme nous verrons à l'instant. *n-abil, h-abil, d-abil* = je vais, tu vas, il va (*moi-aller, toi . . .*). De même nous avons dans le verbe avec un régime direct *n-akar, h-akar, d-akar* = *moi-porter, toi-porter* mais ce n'est pas *je porte, tu portes, il porte*; ce qui est suffixé au radical, cela montre la vraie signification: *n -akar- zu* = *moi-porter-toi* veut dire *tu me portes*, *h -akar- gu* (*toi-porter-mous*) = nous te portons, *d -akar- gu* (*lui-porter-nous*) = nous le portons. Si vraiment, comme on a cru, l'élément personnel suffixé *zu, gu* remplace une sorte d'instrumental, je n'en voudrais pas décider, *mais je n'en suis point persuadé*. Car si on s'en rapporte à la forme d'instrumental,

---

cache. On pourrait poursuivre cela infiniment; j'ai examiné il y a bien des années une grande partie des langues américaines sur ce point et j'ai trouvé que cette ressemblance avec l'altaïque nous arrive cent fois. On comprendra donc, combien l'altaïque diffère du basque, quand nous verrons les formes basques.

quand la verbe avec un régime direct a, pour l'expression du sujet idéal un substantif (semea *aitak* maitetua da = le fils est *aimé par le père* au lieu de *le père aime le fils*), on ne doit pas oublier que dans ce cas nous avons partout *des mots parfaits et indépendants avec les flexions régulières* et du nom et du verbe ; mais dans notre cas (*h-akar-gu, n-akar-zu . . .*) nous avons une *seule forme verbale*, de manière qu'il est difficile d'en regarder le dernier élément personnel *gu, zu* comme un quasi-instrumental. Mais je ne nie pas que cet élément personnel suffixé qui marque l'agens, n'est pas toujours le même ou n'a pas toujours tout-à-fait la même forme que l'élément, personnel qui indique le sujet dans les verbes simples (*n-abil, h-abil*). Ainsi la forme de l'agens de la première personne n'a pas le signe *n*, mais *t*, et ce *t* est sans doute le même que nous rencontrons dans les formes du verbe intransitif qui contiennent l'idée d'un mouvement vers quelqu'un, voir *h-abil-ki- t, d-abil-ki- t, z-abil-ki- t, z-abil-tz-ki- t* tu vas *chez moi*, il va *chez moi . . .* Sans vouloir décider la question si les éléments *n, h, d . . .* à la tête et les éléments *gu, zu, zute . . .* n'ont pas tous seulement une valeur significatif et si toute l'expressions, (*n-akar-zu, h-akar-gu*) n'a pas sa signification particulière *tu me portes, nous te portons* (dans l'état de la langue basque d'aujourd'hui) *principalement dans la position fixe de tous les membres*, <sup>1</sup>sans qu'on ait à penser ni à l'idée d'instrumental pour les éléments *zu, gu*, ni à une sorte de locatif pour le radical *akar*, ce qui me semble impossible. On a cru qu'aussi le radical *akar* peut remplacer un locatif, comme on a voulu donner la valeur d'un instrumental à *zu, gu*, parce que en vérité le locatif du radical joue un grand rôle dans le verbe basque, voir *ya-ten, etor-ten, ikus-ten . . .* Mais en ce cas *akar* ne serait pas resté sans la forme grammaticale du locatif si je ne me méprends pas entièrement sur le caractère de la langue basque. *Quelle que soit la nature de n-akar-zu, h-akar-gu, ces expressions diffèrent infiniment de la manière possessive de l'altaïque mon, ton, notre, prendre* (lit. *prendre-mon*). Mais ces différences s'augmentent de nouveau de beaucoup, quand il s'agit du pluriel soit de l'agens soit

---

<sup>1</sup>Pensons donc au français: je te le donne, tu me le donnes, nous vous le donnons, vous nous le donnez.

de la forme du régime direct. Le procédé est le même ou plutôt extrêmement semblable à celui que nous avons vu à l'égard du verbe simple. *d-akar-t* = je le porte, mais *d-akar-zki-t* = je les porte; *z-akar-t* = je te porte, *z-akar-te-t* = je vous porte; *d-akar-zu* = tu le portes, *d-akar-zki-zu* = tu les portes et *d-akar-zki-zu-te* = vous les portez. De nouveau nous voyons ici le *d* de la troisième personne pluralisé par un élément qui se rattache au radical, et de même *zu* est pluralisé par *te*; c'est à dire que l'expression du régime direct est ici pluralisée de manière que les deux membres qui la forment, *d-zki*, sont séparés par le radical intercalé, procédé aussi impossible en altaïque et opposé à toute la nature de l'altaïque que conforme à la nature des langues kartvel. La ressemblance de ces deux types de langues, celui du basque et des langues caucasiques, à l'égard des membres de l'Objectconjugation est encore plus grande. Le basque marque à ce que j'ai dit la valeur de l'expression de l'agens et du régime direct par la position de ces membres; il en est de même en caucasique, p. e. dans l'abchase, d'une manière surprenante, et encore plus évident qu'en basque et avec plus d'emphase. *sara uara u-s-guaphxueit* = je t'aime, littéralement: *moi toi tu-je* aimer; c'est à dire que la pleine forme du sujet *moi* prend les devants, suivi de la pleine forme du régime direct *toi*, puis les signes du sujet et du régime direct se répètent dans l'ordre opposé, et on voit bien qu'ils ne peuvent avoir qu'une valeur significative. Personne n'attribuera à ces signes la signification de notre accusatif, ou en d'autres combinaisons que nous traiterons plus tard, du datif, quoiqu'ils en remplissent la place. Les phénomènes des langues kartvel se rapprochent encore beaucoup plus du basque, de manière qu'on pourrait presque les regarder comme intimement liés à ceux du basque, si les formes des mots n'étaient pas celles d'une tout autre langue. Voyons quelques exemples de la langue géorgienne. <sup>1</sup>*g-adz-lew- s* = il te donne *g* est comme *d* en basque le signe de la personne qui est touchée par l'action, et prend les devants comme *d* en

---

<sup>1</sup>Je ne peux ici qu'indiquer légèrement tout cela; j'ai traité ce sujet dans un ouvrage étendu qui n'est pas encore publié. J'espère pouvoir y démontrer combien la conjugaison basque n'est pas seulement semblable à celle des langues caucasiques, mais de la même origine.

basque; *adzlew* est le radical du verbe, *s* est le signe du sujet comme en basque *t, gu, zu . . .*; *g* de même que *s* n'ont qu'une valeur significative. *g-adzlew-s* = *d-akar-t*, seulement il ne faut pas oublier que *d* exprime le régime direct, tandis que *g* remplace notre datif. De la même manière on dit *m -adzlew-s* = il me donne, *gu -adzlew-s* = il *nous* donne. Mais la ressemblance entre le basque et le caucasique va encore plus loin. *a -dzlew-s* = il *lui* donne, *a-dzlew-s- th* = il *leur* donne. Ici nous avons la pluralisation *th* de *a* (lui, à lui) qui prend la tête de l'expression, à la fin de l'ensemble, de manière que *a* et *th* ont la valeur de *à eux*, comme en basque *d* en *d-abil-* était pluralisé par *tza*: *d-abil* = il va, *d-abil-tza* = ils vont. On voit que, quoique les formes des éléments personnels et des mots soient d'un côté purement basques, de l'autre côté caucasiques, la manière de concevoir est bien semblable. Ailleurs je parlerai des différences entre le basque et le caucasique (kartvel) sur ce point, elles ne sont pas petites; mais on verra pourtant que ces deux types, développés si indépendamment l'un de l'autre, proviennent de la même source, et que ce ne sont point des ressemblances qui puissent être expliquées par des rapports purement psychologiques.

Nous ne sommes pas encore à la fin des différences inconciliables entre le basque et l'altaïque à l'égard du verbe transitif. Le basque a aussi des formes telles que je *te* le donne, tu *me* le donnes, il *nous* le donne, où le régime indirect, est exprimé de même que le régime direct; et la manière dont cela se produit, est bien significative. La forme du verbe avec sou régime direct (*d-akar, d-akar-zki*) reste non altérée, mais la signification du régime indirect s'intercale entre elle et l'expression de l'agens. *d-akar-t* = je le porte, mais *d-akar- zu -t* = je *te* le porte, *d -akar-zki- zu -t* = je *te les* porte. Quand le régime indirect est de la première personne, il a la même forme que dans l'expression de l'agens (*d-akar- t*) c'est à dire *d*: *d-akar- d -a -zute* = vous *me* le portez, *d-akar-zki- d -a-zute* = vous *me les* portez. Le régime indirect de la première personne du pluriel est *gu* comme dans les formes telles que *d-akar-gu* = *nous* le portons; celui de la seconde personne est *zute* comme dans *d-akar-zute* = vous le portez. De même *zu* dans *d-akar-zu-t* est le même que dans *d-akar-zu* = tu le portes. Si l'on voit que ici *zu* signifie l'agens,

mais dans la forme *d-akar- zu -t* le régime indirect, on avouera que du moins dans l'état de la langue d'aujourd'hui ces éléments personnels ont en partie leur valeur particulière par leur position dans l'ensemble; <sup>1</sup> voir encore *d-akar- gu = nous* le portons, *d-akar- gu-zute = vous nous* le portez, *d-akar- zute = vous* le portez, *d-akar-zute -t = je vous* le porte.<sup>2</sup> Il en est donc de même qu'à l'égard de l'expression du régime direct et de l'agens: c'est en général la position de tous ces éléments signifiant le sujet ou, l'agens, le régime direct et indirect, qui leur donne leur valeur particulière, et cette valeur est bien différente pour l'un et pour l'autre. *Nous avons ici des ensembles qui sont opposés à tout ce qui est possible en altaïque*; car le type altaïque, type de dépendance la plus prononcée, ne connaît dans le domaine du verbe avec son régime direct point d'autre formule que le simple *mon porter* (porter-mon) ou la combinaison prédicative *porter-mon* (c'est) *toi*. Ajoutons que dans ces ensembles basques il y a encore des intercalations, des reprises d'éléments précédants ou des rectifications (*d-akar-d-a-k = tu me* le portes, *d-akar- zki -d-a-k = tu me les* portes), et nous serons persuadés que ce sont deux types de langues incompatibles, différents de fond en comble. Mais tout au contraire le type caucasique offre aussi sur ce point, notamment à l'égard du régime indirect, des analogas significatifs. En abchase il est absolument clair que les éléments personnels qui indiquent l'agens, le régime direct et indirect, ne sont dans cette langue que des éléments significatifs, c'est encore plus clair qu'en basque, et il est merveilleux à quel point ces deux langues sont d'accord presque en tout,

---

<sup>1</sup> Mais je ne dis pas que ces éléments soient tous compris de la même manière; cela serait une erreur profonde; car ce n'est donc pas par hasard que p. e. *n* est le signe de la première personne quand elle représente le régime direct, et que tout au contraire la première personne est représentée par le signe *t*, *d*, quand elle signifie le régime indirect ou la personne vers laquelle se dirige un mouvement, ou l'agent d'un verbe transitif.

<sup>2</sup> Seulement quand le régime indirect est de la troisième personne, la direction vers quelqu'un est indiquée comme dans la conjugaison qui contient l'idée du mouvement vers quelqu'un (*n-abil-ki-o = je* vais chez lui, *n-abil-ki-o-te = je* vais chez eux . . .). De la même manière on dit *d-akar-ki-o-t = je* le lui porte, *d-akar-ki-o-te-t = je* le leur porte (littéral. *le(d)-porter-chez? (ki)-lui-les (= eux) -moi*). Comparons à cette expression l'altaïque: *porter-mon = je* le porte. La différence des deux types est indescriptible.

quoique chacune d'elles ait développé son propre système d'une façon tout-à-fait indépendante. Le signe du régime direct prend la tête; en général c'est aussi (comme en basque le *d*) un élément mutilé qui ne fait qu'indiquer l'objet de l'action; p. e. *i* indique l'objet *ce, cela, es* (*αυτό*), *di* l'objet *αυτόν, αυτήν*; *s* l'objet moi, *u* l'objet toi; mais *s* et, *u* signifient de même le régime indirect et l'agens, et *i* sert aussi de régime indirect; ce n'est donc que la position seule de ces éléments qui leur donne leur signification particulière; l'expression du régime indirect a toujours sa place derrière celle du régime direct, le signe de l'agens est le dernier de tous les trois et il précède le radical du verbe. L'ordre des parties de l'ensemble est par conséquent: objet (régime direct), régime indirect, agens, radical: *le- toi- moi* donner = je te le donne. *i-u-s- thueit* = le-toi-moi donner = je te donne cela; *s-i-u- thueit* = moi(me)-lui-toi donner = tu me donnes à lui; *di-u-s- thueit* = le-toi-moi donner = je te le donne; *di-s-u- thueit* = le-moi-toi donner = tu me le donnes; *s-ri-u- thueit* = me-à eux-toi donner = tu me leur donnes. Cela se fait d'une régularité parfaite. Il y a çà et là aussi des formes qui n'ont pas le caractère *seulement légèrement significatif*, mais qui ressemblent aux formes basques *gu, zute*; p. e. le pluriel du régime direct *les* se dit *urth* ce qui est une forme de pluriel véritable ; de même le *ri* = à eux du régime indirect est un pluriel. Jusqu'à ce terme-ci on pourrait dire que tout est d'accord avec ce que le basque fait. Mais l'abchase fait encore plus et montre incontestablement que ces éléments n'ont qu'un caractère significatif; pour en renforcer ou expliquer l'importance il fait de nouveau, comme nous l'avons déjà vu à l'égard du verbe avec un régime direct, précéder l'ensemble (contenant le régime direct et indirect, l'agens et le radical du verbe) des pleines formes du pronom personnel; aussi en ce cas l'expression du sujet précède-t-elle l'autre pronom qui indique la personne touchée par l'action. On dit alors *sara uara i-u-s-thueit* = *moi toi cela-toi(te)-moi(je)* donner = *c'est moi* et *c'est à toi* que je le donne; *sara uara di-u-s- thueit* = *moi toi le-toi(te)-moi(je)* donner = je te le (personne) donne; *uara sara s-i-u- thueit* = *toi moi moi(me)- lui- toi(tu)* donner = tu me donnes à lui ; en ce dernier cas le sens exige que *sara* désigne le régime direct de même que l'élément *s* suivant; *uara*

*sara s-ri-u- thueit* = toi moi, *moi(me)* - à eux- *toi(tu)* donner = tu me leur donnes.

Dans la conjugaison basque le gérondif marqué par *ten* joue un grand rôle; on sait que *ibil-ten* veut dire *in eundo*, *ya-ten in edendo*, et que ce gérondif est employé de même dans la conjugaison simple (*etor-ten n-aiz* = *in veniendo sum*) que dans les formes qui indiquent le mouvement vers quelqu'un (*etor-ten n-atza-y-o* = *in veniendo sum ad eum*) et dans les formes verbales qui contiennent le régime direct ou le régime direct et indirect [*ya- ten d -e- t* = *in edendo* (*αὐτό*) -ego = je le mange; *ya- ten d -i- d -a- k* = *in edendo* (*αὐτό*) -ego moi- (à moi, mihi)-toi = tu me le manges]. Comme il est impossible de traiter, d'expliquer et de comparer ces mille formes compliquées en peu de mots je me contenterai ici de peu de remarques. Nous avons donc une forme de substantif pure avec une terminaison nominale, à la quelle se rattachent bien des éléments significatifs du régime direct et indirect, de l'agens (repris, expliqués, élargis parfois comme partout par des éléments suivants), des marques du mouvement vers quelqu'un, du temps (et du mode); et à côté de ces relations multiples il y a encore tant de particularités par rapport aux voyelles et à de certaines intercalations ou formes autre part pas usitées . . . qu'on croirait voir se former un nouveau genre de verbe tout-à-fait différent du verbe régulier. L'impression de quelque chose de bien étrange est augmentée par ce fait que toutes ces marques qui caractérisent les relations du sujet, du régime direct et indirect, de la direction de l'action, du temps font *un ensemble, une sorte de mot*, quoique ce mot n'ait rien de matériel, point de matérielien Gehalt, comme la partie matérielle est entièrement contenue dans le verbe qui a la forme du gérondif et qui est séparé comme mot indépendant des parties nommées plus haut. *S'il y a au monde quelque chose qui soit absolument opposé à toute la nature de l'altaïque, qui soit le comble d'impossibilité dans le type altaïque, c'est cela* ; voir des formes telle que *etor-ten z-in-tza- d -an* = tu vins chez moi; *etor-ten g-in-tza-zki-zu -n* = nous vînmes chez lui; *etor-ten z-in-tza-zki-o-n* = vous vîntes chez lui; *etor-ten z-in-tza-zki-o-te-n* = vous vîntes chez eux. Les formes qui contiennent l'expression du régime direct ou du régime direct et indirect sont le plus remarquables. *ya-ten d -i- d -a- k* = en



manger *le-moi(à moi)-toi* = tu me le manges; mais *ya-ten n-a-k* = en manger *moi(me)-toi* = tu me manges. Ici *n* signifie comme nous l'avons vu partout le régime direct de la première personne, mais dans la forme *yaten didak* le signe de la première personne comme régime indirect est *d*. *ya-ten d-i-zki- d-a-k* = tu me les manges; *ya-ten d-i-zki- d-a-te* = ils me les mangent; *ya-ten d-i-gu-k* = tu nous le manges; *ya-ten d-i-zu-t* = je te le mange.

Je n'ai que tracé ici les traits du verbe basque les plus grossiers qui nous montrent le plus sa véritable nature, sans donner de longues explications, et qui notamment signalent la différence énorme entre le verbe basque et celui du type altaïque. Je n'ai donc pas parlé de ces mille complications qui caractérisent sa nature intime et qui n'auraient pas dû être omises, si j'avais voulu donner une image complète du verbe basque; p. e. de *ibil, abil, embil, ebil*, de *z-era, g-era, di-ra, d-a* et de **dut**, de formes un peu étonnantes au premier abord comme *etorten s-a-t* = il vient chez moi, ou *etorten n-atza-k* = je viens chez toi et de bien d'autres du même genre, de *etorten nintzan, zan, ziran*, des formes *zenekardan* = tu me le portais, *zenekarzkidan* = tu me les portais, *zekardan* = il me le portait, *nekarkion* = je le lui portais, *nekarzkion* = je les lui portais, *zenekarguten* = vous nous le portiez, enfin de *yaten hindudan* = je te mangeais, *yaten ninduzun* = tu me mangeais, *yaten zinduztedan* = je vous mangeais, *yaten ginduzun* = tu nous mangeais et de cent autres conformations. Il est vrai qu'en traitant de tout cela j'aurais pu démontrer les particularités infinies du verbe basque et l'abîme infranchissable entre les verbes basque et altaïque encore plus clairement, mais cela m'aurait éloigné trop de ma route courte.

Quand on remonte aux origines de l'altaïque possibles à atteindre on trouve que la loi de pure dépendance se fait valoir même dans la conformation des expressions qui indiquent les modifications de l'action du verbe nombreuses, les temps et les modes du verbe. On ne peut point prouver cela pour toutes les formes, dans la plupart de ces combinaisons infinies l'origine est absolument obscurcie et les éléments employés n'ont dans l'état de la langue d'aujourd'hui que la valeur de caractères significatifs de la modification de l'action, du temps, du mode. J'en ai traité souvent, notamment dans mon „Der uralaltaische

Sprchst. . . .“ Ainsi p. e. l'idée de l'action accélérée (des Momentanen) était signalée en faisant suivre le radical du verbe d'un mot qui avait la signification de *(le) frapper, coup*, ou *(le) voir, coup d'oeil*, de manière que sans aucun doute on a dit primitivement *(le) frapper, le coup de prendre* [littér. *prendre (de)-(le) frapper, le coup*] pour exprimer *prendre dans un clin d'oeil*. De la même manière le causatif du verbe était exprimé par *(le) faire* de aller, venir, donner, le passif par *(le) devenir* . . . de, l'idée de continuité par *(le) durer, rester* de . . ., le temps passé par des formules telles que *(le) achever* de . . . et bien d'autres. Parfois une telle combinaison est restée reconnaissable jusqu'aujourd'hui; la forme magyare *ver- het -em* signifie *mon pouvoir de frapper* (littéral. *frapper(de)-pouvoir-mon* = je peux (le) frapper. *De tout cela en basque rien du tout*.

La manière basque de former la proposition, soit principale soit secondaire, *s'éloigne tant du type altaïque qu'on peut regarder ces deux types comme inconciliables pour cela seul*. *gizonak ikusten du* <sup>1</sup> = l'homme voit, *gizonak* = par l'homme, *ikusten* = en voir, *d* est le signe du régime direct: *homme-le-par voir-en le*; en altaïque on dirait: le voir de l'homme, littéral. *homme(de) -(le)voir* ; *ikusten dut gizona* = je vois l'homme ; littéral. *voir-en le (objet)-moi-homme-le*; en altaïque, voir la note plus bas: *homme-voir-mon*; *semea aitak maitetua da* = le père aime le fils; lit. *fils-le-père-le-par aimé est*; en altaïque : *filius* ou *filium-(le) amare-patris*. [lit. *pater (patris)-filius (filium)-τὸ amare*]; ou on dit en altaïque, surtout dans les langues finnoises avancées: *pater filium amat (amare)*, ou même *pater (patris)-filius (filium)-(τὸ) amare- eius- (illud)* = le fils est l'objet d'aimer du père.

Tout ce qui en altaïque remplace nos propositions (relatives) secondaires, diffère tant de la manière basque qu'on peut dire sans hésitation: Ce qui uniquement et partout dans les langues altaïques non altérées par l'aryen constitue la nature de ces conformations, fait absolument défaut en basque. Il est ancré dans la nature du type

---

<sup>1</sup> Il est bien remarquable que *ikusten* est suivi du signe *d* du régime direct, quoique il n'y ait ici aucun objet de voir, particularité basque *impossible en altaïque*, où même un véritable régime direct n'aime point à être indiqué dans la forme verbale, et où l'expression je vois l'homme aime la forme simple: *homme-voir-mon* = l'homme est l'objet de mon voir.

altaïque, ce type de dépendance parfaite et absolue, qu'elles n'ont ni de pronom relatif ni de conjonctions formant des propositions secondaires; <sup>1</sup> et c'est prononcé dans toutes les conséquences possibles d'une manière que la forme de la proposition altaïque est tellement particulière, pour ne pas dire étrange, et conforme dans toutes les branches altaïques, qu'on ne peut le méconnaître. Tout ce qui dans nos langues aryennes est exprimé par des pronoms relatifs ou par les dites conjonctions suit en altaïque la loi invariable de dépendance. L'homme qui vient est en altaïque *veniendi homo*, mais de manière que le sens adnominal n'est, indiqué que par la seule place que le nom verbal indéfini a devant le substantif (regens); p. e. *algan* (type turc) est un nom verbal *avoir pris, le avoir pris. algan kisi = τοῦ ἐλεῖν ἀνθρώπου*, l'homme qui a pris; mais *kisining algan at = ἀνθρώπου τοῦ ἐλεῖν ἵππου*, cela veut dire le cheval que l'homme a pris ou le cheval qui a été pris par l'homme. *Ce même procédé que je viens d'expliquer* se trouve tout conformément dans des langues finnoises, samoyèdes, tongouses, turques, mongoles et notamment en japonais. Très souvent dans toutes ces langues le sens seul décide si un tel nom verbal est à traduire par l'actif ou par le passif, mais sans aucune obscurité. Ainsi le nom verbal indéfini *coucher, passer la nuit*, avec un suivant *lieu* (pernoctare, pernoctandi-locus), veut dire *le lieu où l'on passe la nuit*, et *pernoctandi-locus meus* c'est le lieu où je passe la nuit. Mais ce procédé va encore beaucoup plus loin. En samoyède p. e. *l'homme dont je veux acheter un renne* s'exprime par la formule *mon homme de mon vouloir acheter un renne: man (ἐμοῦ) ty (renne) teamdanoma-u* (vouloir acheter-mon) *nienete* (homme); *man jilimea- u nienete = ἐμοῦ vouloir vivre-mon (de) homme*, l'homme de mon vouloir vivre, habiter, c'est l'homme chez lequel je veux vivre. Le nombre

<sup>1</sup> Il y a des langues altaïques qui ont développé de même un véritable pronom relatif que des conjonctions, p. e. le magyar, c'est bien connu; mais elles se sont éloignées à cet égard du type altaïque et elles sont entrées dans les routes des langues aryennes, on peut poursuivre cela; aucune branche altaïque ne connaît primitivement ni des pronoms relatifs ni des conjonctions de propositions secondaires. Même les langues finnoises non altérées par l'influence aryenne démontrent cela d'une manière surprenante; pour le samoyède, le tongouse, le mongol c'est tout clair, et les langues turques en sont un exemple éclatant, ce que nous voyons surtout en examinant les langues turques de l'Asie, quoique l'Osman ait adopté quantité de conjonctions arabes, perses. J'ai traité de ce phénomène souvent et longuement.

de ces possibilités est infini dans les langues altaïques dont la plupart suivent invariablement cette loi générale; très souvent de longues périodes des langues aryennes, qui contiennent en aryen trois à quatre propositions secondaires, sont exprimées par de tels noms verbaux indéfinis, contenus par la seule loi *rectum ante regens*. Il n'y a rien où le caractère de toute la langue se fasse voir plus qu'ici. Et c'est cette même loi de dépendance qui donne naissance à toutes les formes altaïques qui remplacent les propositions secondaires aryennes introduites par les conjonctions aryennes telles que pendant que, quoique, parceque . . . De la même manière que *l'homme qui vient* est en altaïque *veniendi homo*, ou du moins d'une manière bien semblable la langue regarde la pensée *le père vient, quoiqu'il soit dangereux* à-peu-près comme

(τὸ) πατρὸς ἔλθειν τὸ τοῦ καίπερ δεινὸν ὄν.

En tout cas le *type* altaïque ne connaît, ce que j'ai déjà énoncé, point de conjonctions formant des propositions secondaires. Au lieu de nos conjonctions après que, pendant que, avant que, malgré que, afin que, jusqu'à ce que . . . il n'y a en altaïque primitivement, et dans la plupart des langues altaïques encore aujourd'hui, pas d'autres formes que après, pendant, avant, malgré (*le*) *faire, vivre, dire* . . .; c'est à dire, les postpositions après, pendant (en, dans . . .) se suffixent au nom verbal indéfini (venir-après, pendant . . .); d'après la loi de dépendance l'expression de la personne ou de la chose touchée par l'action du verbe précède ce nom verbal et a comme toujours la valeur adnominale (*père-(le) venir-après* = après le venir du père); ou quand il s'agit d'un pronom personnel, le nom verbal avec sa postposition prend encore les suffixes possessifs: après mon, ton, notre venir, littéral venir-après-mon, ton, notre. Dans les langues altaïques des structures tout-à-fait semblables à l'ablativus absolutus aryen remplacent toutes nos conjonctions. Même le conditionalis des langues altaïques (si je fais) est un tel nom verbal suivi d'une forme suffixée qui a la valeur *dans le cas* et qui à son tour prend les éléments personnels (venir-dans le cas-mon = si je viens). *On voit donc que tout ce qui dans les langues aryennes a le caractère relatif, que ce soit des pronoms ou des particules relatives, est remplacé par des noms ou substantifs verbaux;* et ces noms verbaux restent en partie sans aucun signe de flexion, tandis que d'autres en prennent des suffixes

casuels ou des postpositions et même des suffixes possessifs. Il est évident que ce procédé donne un caractère particulier à ces langues; mais combien toute la physionomie de la langue est caractérisée par cela, c'est ce qu'on ne peut voir que quand on examine la vie de ces langues dans les documents littéraires. Nous en verrons quelques exemples à la fin.

Je ne crois pas qu'il y ait un autre phénomène qui puisse plus fort montrer la différence fondamentale du basque et de l'altaïque que celui-ci. En basque il n'y a point de ces noms verbaux, ni pour remplacer nos pronoms relatifs ni les conjonctions. Le basque a un relatif et il a de même des conjonctions relatives et l'emploi de ces formes est bien remarquable. On sait que quand il s'agit du relatif comme sujet et comme régime direct, la forme verbale prend le suffixe *n*; ce *n* forme toujours un ensemble avec elle et n'en peut être séparé. Mais ce *n* ne se décline point comme le pronom relatif de l'aryen (cuius, cui, quem, quibus . . .), mais il est invariable; cela dépend uniquement du verbe précédant, si nous avons à employer le nominatif ou l'accusatif en traduisant l'expression basque. *Sagarra min egin dida-n. gaziegi zan* = la pomme qui m'a fait mal était aigre; littéral. pomme-la mal faire (forme du régime direct *d*) moi-(à moi)- qui aigre était; mais *ikusten deda-n aura* veut dire l'enfant que je vois; littéral. voir-en (f. du r. d. *d*) moi- qui enfant-le; de même *ikusten nuen-n gizona* = l'homme que j'ai vu; *ikusten nuen* est la forme régulière du passé *je (l')ai vu*; la phrase signifie littéral. : voir-en moi(forme du passé *n*)-qui homme-le. Quand il n'y a pas de substantif auquel le relatif *n* puisse se rapporter, on dit p. e. *ematen dugu-n* = que nous donnons; littéral. donner-en (f. du r. d. *d*) nous- qui (que); cette expression peut encore prendre l'article *a*: *ematen duguna* = ce que nous donnons. <sup>1</sup>Quand il n'y a pas d'expression de personne à laquelle l'action puisse se rapporter, telle que ici *gu*, la phrase se

---

<sup>1</sup>Qu'on se représente que nous avons dans cet ensemble le gérondif *ema-ten*, la marque du régime direct *d*, la forme de la première personne *gu*, le signe du relatif *n*, l'article *a*. Les parties de la phrase se mettent à la file l'une après l'autre. On ne saurait se figurer une plus grande différence entre le basque et l'altaïque que celle qui se présente dans une telle façon de parler et la manière dont l'altaïque se sert pour remplacer notre pronom relatif.

rapporte à la troisième personne: *ematen duen* peut signifier ou celui qui donne, ou ce qu'il donne; et de nouveau on peut, dire plus, distinctement avec l'article *a*: *ematen duen-a* = celui qui le donne; et toute cette expression se décline régulièrement: *ematen duenaren* = de celui qui le donne, *ematen duenari* = à celui qui le donne.

Il est bien possible que *n*<sup>1</sup> et la forme plus pleine *non* soit d'origine interrogative; il y a bien des langues qui emploient l'interrogatif de cette manière ou qui du moins dérivent le pronom relatif du pronom interrogatif. Il est d'autant plus possible que l'autre forme relative basque est un pronom interrogatif non altéré. La forme du relatif basque est d'origine basque sans doute; mais supposé même que le basque eût suivi l'exemple aryen en choisissant le pronom interrogatif, n'importe, *toute la manière d'en faire usage est tellement singulière qu'elle caractérise entièrement le génie de la langue basque; et si quelque chose est propre à montrer l'immense abîme entre le basque et altaïque, c'est cet usage comparé à la manière simple de remplacer en altaïque toute relation qui puisse être marquée par des pronoms ou des particules relatives*. Nous verrons à l'instant encore un autre emploi fait, du *n* relatif basque.

Quand le pronom relatif exige un cas oblique, c'est évident que le procédé que nous venons d'expliquer n'est pas applicable; ce procédé est explicable uniquement par la nature du verbe basque qui permet de distinguer si nous avons, pour parler de la manière aryenne, le nominatif ou l'accusatif du pronom relatif. Pour exprimer le génitif, de datif . . . du pronom relatif le basque suit l'exemple aryen et se sert du pronom *zen* d'origine interrogative et le décline de la manière qui est usitée en aryen; *etše au zenaren zu bide zera yabe* = cette maison dont vous paraissez (*bide* marque dubitative) être maître; *zenaren* est le génitif régulier de *zen* = *qui* avec l'article. Mais même ici le génie de la langue basque se fait valoir, car le basque ne se contente pas du pronom relatif *zen*, mais il ajoute

---

<sup>1</sup> Il y a encore d'autres possibilités. L'élément *n* joue un rôle merveilleux dans bien des langues tout différentes pour signifier une liaison, un rapport quelconque que ce soit, entre deux membres d'une expression ou d'une phrase; et quelle partie du discours serait plus propre à être marquée de cette manière que le domaine du relatif?

l'article *a*. Et ce caractère basque se montre encore bien plus, quand p. e. Larramendi dit: *sagarra zeinek min egin didan gaziegi zan* = la pomme qui m'a fait mal était aigre; car ici nous trouvons à côté de *zeinek* (qui, par qui, par la quelle) encore la forme du relatif proprement basque *n* dans *didan*.

Tandisque le type altaïque non altéré ne connaît point de conjonctions formant des propositions secondaires, et qu'il n'a que les formules après, avant mon venir, à cause de mon venir . . ., le basque a de véritables conjonctions et même de bien différent genre; le basque fait la distinction de propositions principales et secondaires tout clairement que l'altaïque ne connaît guère. Il se rapproche sur ce point de l'aryen, mais il montre par la manière de former et d'employer ces conjonctions que ce n'est point de simple imitation de l'aryen. La forme la plus usitée est l'élément relatif *n* (qui, que) qui se rattache au verbe conjugué personnellement, pas au radical du verbe ; p. e. *etorri d -edi- n* = qu'il doit venir, où *etorri d -edi* = il doit venir ; c'est à dire que la particule relative *n* se suffixe de la même manière à la pleine forme verbale que le *n* proprement relatif; le basque dévoile par cela sa véritable nature indépendamment de l'aryen qui sépare la conjonction du verbe, la traite de mot indépendant et la fait précéder le verbe; c'est donc une chose de moindre importance si le basque doit l'emploi d'un élément relatif en ce cas à l'exemple aryen ou non; *nere aitak nai du joan nadi- n* = mon père veut que j'aille (dois aller) ; *nadin*, est la forme régulière = je dois de l'auxiliaire *edin* avec la particule relative *n* (que); *gazitatu diot etorri dedi- n* = je lui ai fait dire qu'il doit venir; *dedi- n* = il doit- que; *aitak agitzen du egin deza- n* = le père ordonne qu'il le fasse (doit le faire); *deza- n* = qu'il doit, formé avec l'auxiliaire *ezan* et *n* (*dezan* = il doit). L'inclination du basque à employer le *n* relatif où il s'agit de former des conjonctions est si prononcée qu'il fait usage de ce *n* ou *non* avec de nombreuses expressions; ainsi *ondoan-(n)* = après-que, *artean-(n)* = après-que, *orduan-(n)* = pendant-que, *nola-(n)* = comment - que, *zein - (non)* = combien - que. Qu'on fasse attention que aussi dans ces cas, dont je n'ai nommé qu'une partie, le *n* relatif se suffixe à la pleine forme du verbe personnelle, p. e. *yaten dedan orduan* = pendant que je mange; *yaten dedan* est le gérondif de

yan, suivi du signe du régime direct *d*, du signe de l'agens de la première personne *t* (*d*) et de la particule relative *n*. A côté des conjonctions formées par *n* il y en a aussi qui ont l'élément *la*. *la* semble avoir une signification semblable que *n* et on aime à regarder les formes verbales en *la* comme une sorte de subjonctif; en tout cas *la* signifie *que*, *dass*, *örti* et est employé à-peu-près de la même manière que *n*; il se suffixe aussi à de pleines formes verbales personnelles, de manière qu'on dit *n -abil- la* = que je vais, *h -abil- la* = que tu vas. Je ne voudrais pas manquer de marquer le phénomène surprenant que *la* peut prendre le signe de dépendance connu *ko*, de sorte que *la-ko* forme un quasi-génitif = *de ce que*; *damu naiz eritu zeralako* = je regrette que vous êtes (devenu) malade; *damu naiz* au lieu de l'usité *damu dut* = je regrette, *eritu* = devenu malade (*eri*), *zera* = vous êtes. La conjonction *ba* se préfixe toujours à la forme verbale personnelle, *ikusten ba-det* = si je vois; ici le gérondif *ikusten* est séparé de *det* (signe du régime direct *d* et de l'agens de la première personne *t*) par *ba*. On dit même comme suit: *artu ezpanituen* = si je ne les avais pas pris; *artu* = pris, *ez* = négation, *panituen* = *ba* (*si*) et *ni-tu-en* = je les (tu) ai pris. Mais très souvent *ba* = *si* est précédé de *baldin*, *balin* qui de même signifient *si*: *aski ogi balin ba -da* = s'il y a assez de pain; lit. assez pain *si si-est*; *baldin jainkoaren semea ba -haiz* = si tu es le fils de dieu. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose qui puisse marquer d'une façon plus absolue la différence du basque et du type altaïque que ce phénomène.

Après avoir vu de quelle manière le basque forme les propositions secondaires il vaut la peine d'examiner par quelques exemples d'une langue altaïque d'aujourd'hui le procédé altaïque. Ces exemples sont pris de la langue de Turfan (type turc). *Xuda saqliyan järdä bälä joq* = dans la terre que dieu protège il n'y a pas de malheur; littéral. *dieu* (de) — *avoir protégé* (de) — *terre-dans* — *malheur* — *ne pas être*; *adam qeri bolyan bilän köngli qerimas* = si l'homme a vieilli son cœur ne vieillit pas; lit. *homme* (de) — *vieux être devenu* (de) — *cœur-son* — *ne pas vieillir*; *tola yegän böriñing köti quyaq* = le ventre du loup est maigre quoiqu'il ait mangé beaucoup; lit. *beaucoup* — *avoir mangé* (de) — *loup- du* — *ventre maigre*; *kišining yurtiyä berip patša bolyicä özüñging yurtidä gäda bol* =



avant que tu ailles dans la terre d'un (autre) homme et que tu deviennes prince, deviens mendiant dans ta propre terre; lit. *hominis — terram-in — in eundo — principem fieri — ante — ipsitatis tuæ — terra-sua-in — mendax fi.*

---

Finissons. — Je répète ce que j'ai dit au commencement. L'édifice de la langue basque est non seulement différent de celui des langues altaïques, mais c'est un type hétérogène, *partant de fondements opposés; jamais ces deux types ne peuvent être issus de la même source.*

Néanmoins je crois que ces deux types de langues ont eu autrefois des relations entre eux. Je ne puis poursuivre cela ici, mais je vois partout dans la vie des langues l'influence de langues d'un autre genre ; je crois même qu'en grande partie l'évolution des branches individuelles d'un type de langues est dûe à de telles influences. Dans plusieurs de mes travaux qui ont été déjà publiés et qui vont être publiés, j'en ai traité longuement. Quant au vocabulaire basque j'ai déjà parlé des relations qui existent sans doute entre le basque et les langues altaïques, notamment la partie finnoise et turque. Aujourd'hui je suis persuadé de cela plus que jamais et je traiterai ce sujet plus tard. Mais il est aussi possible ou plutôt bien vraisemblable que dans la conformation des parties du langage ces deux types de langues aient emprunté l'un à l'autre. Pourtant ce ne pénètre pas profondément ou point du tout dans l'intérieur de la langue, pas assez pour en altérer gravement le caractère; ces relations sont plus ou moins superficielles, comme je l'ai déjà dit; elles me semblent être des relations de formes, mais pas de système. J'insiste sur cela *pour le basque et l'altaïque*, car je sais très bien qu'autre part de telles relations ont été en état d'influencer profondément tout le système de la langue. Je répète que le seul procédé qui puisse faire soupçonner quelque véritable lien plus ferme entre le basque et l'altaïque semble être la formule *rectum ante regens; mais que cette loi ou ce phénomène est d'une grande étendue* dans les langues du continent asiatique-européen.

Il semble prématuré de demander où ces liens se sont noué , je l'avoue; moi qui suis persuadé de la parenté du basque et des langues caucasiques, je crois qu'ils se soient formés dans l'ancien domaine des langues finnoises et turques, du temps où les anciens Basques étaient encore dans l'est de l'Europe ou dans l'ouest de l'Asie, mais c'est une conjecture qui pourrait être rectifiée.

HEINRICH WINKLER.